

Santiago GAMBOA

RETOURNER DANS L'OBSCURE VALLÉE

*Traduit de l'espagnol (Colombie)
par François Gaudry*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2017

Les passages cités dans le texte sont extraits des *Œuvres complètes* d'Arthur Rimbaud (Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 1972) et de *Rimbaud* d'Enid Starkie (Flammarion, 1982).

Titre original: *Volver al oscuro valle*

© Santiago Gamboa

c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria

www.schavelzongraham.com

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2017

ISBN: 979-10-226-0690-5

ISSN: 0291-0154

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux:



*À Analía et Alejandro,
chevauchant à Golgonooza*



*L'homme devrait travailler et s'attrister,
apprendre, oublier et retourner dans
l'obscur vallée d'où il est venu pour
reprendre sa tâche.*

William Blake

*L'abîme les avait engloutis mais leur
chant se prolongeait dans l'air de la
vallée, dans la brume de la vallée...*

Roberto Bolaño





I

Théorie des corps qui souffrent (ou figures surgies des décombres)



C'étaient encore les années difficiles. J'étais très fatigué et je voulais écrire un livre qui parlerait de gens joyeux, silencieux, actifs. Telle était mon intention. J'avais passé un certain temps en Inde, près de deux ans, mais à mon retour en Italie tout avait changé. La mélancolie s'était installée. Un gros nuage inattendu assombrissait le ciel de l'Europe et plus rien n'était comme avant. Aux portes des vieux immeubles romains étaient accrochées des pancartes "À vendre" superposées, une espèce de *collage** qui trahissait la fébrilité de propriétaires à partir, ou du moins à résister ainsi à la crise. Les rues et les avenues grouillaient de gens qui baissaient les yeux ou se regardaient avec une expression coupable.

Se trouver là, à l'affût et sans tâche précise un jour ouvrable, n'était pas la meilleure carte de visite. Ni ne témoignait d'une grande utilité sociale. Et moins encore si on passait des heures assis dans un café à observer l'évolution de la ville en prenant quelques notes, griffonnant, ou dessinant de petits bonhommes qui gravissent des montagnes. Aussi convenait-il de changer fréquemment d'endroit pour ne pas attirer l'attention et être aussitôt classé dans la catégorie de fainéant ou de rebut de la société. Face à la crise, les gens sont obsédés par la respectabilité.

C'est compréhensible. Quand une foule cherche du travail sans le moindre espoir, quand les entreprises réduisent leur personnel et que les boutiques de mode annoncent des

* En français dans le texte, comme tous les mots et phrases en italique suivis d'un astérisque. (*NdT*)

soldes hors saison, le mieux est de devenir un homme sans visage. Être l'homme invisible, se fondre dans la foule.

J'étais cet homme. Toujours à observer, attentif à la moindre vibration et peut-être dans l'attente de quelque chose, un thé ou un café à la main, en me laissant porter par l'activité frénétique des passants, cette façon qu'a l'humanité d'aller et venir en sillonnant places et avenues, comme un banc de poissons poussé par la marée. Un mouvement qui permet aux villes de rester vivantes et de produire des richesses. D'êtres saines et respectables.

Exemplaires.

Cette histoire commence le jour où ma paisible vie d'observateur fut secouée par un petit séisme. Une chose très simple. J'étais assis à une terrasse du Corso Trieste à regarder passer le flux des piétons vers le quartier africain lorsque mon téléphone vibra sur la table.

Nouveau message, me suis-je dit. Un courrier électronique.

“S'il vous plaît, consul, allez à Madrid, à l'hôtel Las Letras. Prenez la chambre 711 et attendez-moi. Je vous contacterai. Juana.”

Tel était le message, pas un mot de plus. Mais suffisant pour déclencher en moi une petite tempête, un effondrement de galeries. Juana. Cinq lettres apparemment inoffensives qui avaient occupé ma vie un certain temps. Ma bouche s'ouvre pour prononcer son nom. Il y avait plusieurs années de cela.

Je consultai ma montre, il était onze heures du matin. Je relus le message et sentis une secousse encore plus forte, comme si un courant d'air ou une tornade me soulevait de ma chaise et m'emportait au-dessus de l'avenue et des grands pins. Je devais me hâter. Courir.

“J'arrive aujourd'hui même, j'attends indications”, répondis-je aussitôt, tandis que je pressais le serveur de m'apporter l'addition.

Peu après, j'étais moi aussi en mouvement, énergique, actif, en route vers l'aéroport.

Il faisait chaud et il bruinaît. Assis dans un taxi romain, je vis passer la via Nomentana vers la gare de Termini, puis la Merulana et enfin la Cristoforo Colombo. Le chemin le plus long et peut-être le plus beau menant à l'aéroport.

Arrivederci Roma, pensai-je, en me rappelant une vieille chanson et voyant défiler cette ville bien-aimée. Quelque chose me disait que je n'allais pas y revenir de sitôt, car le nom de Juana, ce qu'il évoquait d'incroyable, s'imposait dans mon esprit, de façon de plus en plus nette et brutale.

Combien d'années s'étaient écoulées... sept? Oui, sept ans, depuis que j'avais fait sa connaissance, quand j'étais consul en Inde et que j'avais dû m'occuper de son frère, emprisonné à Bangkok*. Pendant tout ce temps, je n'avais eu aucune nouvelle d'elle ni de son fils, malgré des courriers envoyés aux consulats de nombreux pays, lesquels avaient demandé des informations aux diverses autorités des migrations.

*“Juana Manrique. Aucune information liée à ce nom.”**

C'est ce qu'avait répondu, à Paris, l'Office de l'immigration du ministère des Affaires étrangères français, dernier pays d'où Juana m'avait appelé. Une vingtaine d'autres chancelleries m'avaient fait la même réponse.

C'était un mystère: une femme et un enfant évaporés dans l'air suffocant du monde. Une maladie de plus dans notre présent vertigineux. Pendant les quelques jours que j'avais passés avec elle, à Delhi, je n'avais pas réussi à la comprendre, c'est peut-être pourquoi au cours de toutes

* Cf. *Prières nocturnes*, Métaillé, 2014. (NdT)

ces années son image m'était souvent revenue, toujours sous la forme d'une question: quelles choses étranges fuyait-elle avec autant d'obstination? Quand ma mission de consul s'est achevée, j'ai quitté l'Asie pour retourner à ma vie antérieure, où j'écris, je lis et je veille. Celle-là même que j'étais sur le point d'abandonner à la suite d'un message lapidaire de cette femme.

Le taxi se fraya un passage au milieu des embouteillages de l'Exposition universelle de Rome vers l'autoroute menant à Fiumicino. À mon tour je m'en allais, comme cette foule anxieuse que j'avais tellement observée et toujours imaginée étrangère à ma vie.

Rome luttait farouchement pour rester une ville énergique et active, mais la bataille n'était pas facile. Un étrange indicateur économique baptisé *spread*, censé ne pas dépasser le chiffre de 300, frôlait maintenant celui de 500. La Grèce et l'Espagne avaient crevé ce plafond et se rapprochaient de la faillite. Les journaux télévisés italiens s'ouvraient par le chiffre quotidien du *spread*, en gros sur l'écran, et sa hausse était annoncée avec angoisse: "470!", "478!". Les gens effrayés levaient les bras et s'exclamaient: "Qu'allons-nous devenir?", "On va arriver à 500?". Dans les cafés circulaient les hypothèses les plus extravagantes. On disait que la mafia voulait mettre le pays à genoux pour le faire sortir de la zone euro et continuer de l'exploiter loin du contrôle de Bruxelles.

Le journal *La Repubblica* fit état du suicide de cinquante-deux chefs d'entreprise en moins d'un an. Les banques italiennes donnèrent un exemple de solidarité et d'humanisme en préférant investir leur argent dans des fonds européens à court terme plutôt que d'en prêter à leurs clients fidèles, les empêchant ainsi de travailler. Et les entreprises moyennes avaient un besoin urgent de crédit comme les plantes de lumière.

Mais la crise mondiale se produisit d'abord de façon symbolique par le terrible naufrage d'un paquebot devant l'île de Giglio, à une petite centaine de mètres de la côte

toscane, préfiguration de ce qui allait arriver au pays tout entier, tel l'augure des anciens oracles, dont la voix semblait dire :

“Quelque chose de grave s'approche. Rentrez tous chez vous.”

Que s'était-il passé? Le commandant d'un paquebot de luxe de la compagnie Costa Croisières, un pauvre type appelé Francesco Schettino, avait eu l'idée d'adresser un salut de marin à l'île de Giglio, ce qui en Italie s'appelle l'*inchino* – coutume de capitaines qui consiste à passer près d'un port en lançant un appel de sirène –, mais il s'était trop rapproché du rivage et avait heurté un récif. C'était le plus grand navire de la compagnie, avec mille cinq cents cabines doubles, cinq piscines, un casino, des discothèques, des restaurants, une salle de théâtre de trois niveaux et six mille mètres carrés de gymnases et de spa.

C'était comme diriger un hôtel cinq étoiles, à toute vitesse, contre un massif rocheux!

Le navire endommagé et prenant l'eau se maintint à flot pendant trois heures avant de s'incliner sur le côté et de s'immobiliser à moitié englouti. Il y eut trente-deux morts parmi les passagers, coincés dans les ascenseurs et leurs propres cabines. Seuls trois cadavres purent être retrouvés un an plus tard, quand l'eau fut évacuée de la coque rouillée. Le commandant Schettino, ivre selon des témoins, fut le premier à quitter le navire.

Les Italiens suivirent le naufrage en direct, en retenant leur souffle, et de nouveau la voix de l'oracle s'éleva dans les airs :

“Ô, Parque funeste source de malheurs! Ô, maison féconde en désastres!”

Comme un avion qui pique sur un gratte-ciel, peu après survint la crise. Une violente tempête économique frappa la fragile péninsule et la laissa à la dérive, le corps à moitié englouti dans les eaux. Que faire? Certains se jetèrent dans la mer et tentèrent de nager vers d'autres rivages, mais lesquels? Les jeunes Italiens, la plupart au chômage,

n'hésitèrent pas une seconde. Ils bouclèrent leurs valises et partirent vers le nord pour travailler comme plongeurs et serveurs en Allemagne, Norvège, Hollande ou Suisse.

S'enfuir au nord, toujours au nord.

Là-bas les attendaient des systèmes sociaux protecteurs et l'État-providence avec de généreux subsides, après tout ils appartenaient à une communauté, les enfants d'une même Europe! Les contribuables de ces pays généreux, hyperactifs et responsables, se grattèrent un peu le menton et regardèrent avec méfiance cette migration blanche inattendue. Très vite, sans prendre de gants, ils demandèrent que l'on restreigne un peu l'entrée de ces cousins pauvres du sud, ou du moins qu'on vérifie leurs portefeuilles.

Mais si la jeunesse d'Italie se sauvait du naufrage en allant laver des assiettes à Berlin ou à Copenhague, que devait faire cette autre domesticité humaine venue de plus loin pour laver les leurs? Où pouvaient aller ces dizaines de milliers de Péruviens, de Philippins, de Bengalais, de Colombiens ou d'Équatoriens? Trop de mains voulaient prendre une éponge ou un balai et il y avait de moins en moins de travail dans les résidences romaines ou les trattorias du Trastevere. Quelques-uns entreprirent le pèlerinage au nord, derrière leurs anciens patrons, mais l'atteignirent sans subsides ni aides. C'était la classe la plus basse des travailleurs immigrés. Certains étaient venus en Italie pour fuir la banqueroute espagnole, qui avait été la première. Les jeunes avaient du temps et du courage, ils pouvaient résister un peu plus, mais ceux qui étaient là depuis le milieu des années 1990, ou avant, n'avaient plus de forces.

– Il est temps de revenir chez nous, dirent-ils.

Et commença le long retour: retrouvailles, désillusion, retour sans gloire dans leurs patries, les mains vides.

Arrivederci Roma!

Mon taxi poursuivit sa route sous la pluie tandis que j'observais, comme si c'était la dernière fois, les champs qui entourent l'aéroport, les immenses hangars de supermarchés d'articles en solde et les zones industrielles. Je percevais

dans l'atmosphère une étrange sensation de départ, ou de défaite, mais moi j'étais seulement anxieux.

À l'aéroport je dus me frayer un chemin dans une foule bruyante. Tant de gens partaient! Jusque-là, j'avais préféré rester, car dans mon cas émigrer dans un autre pays n'aurait pas impliqué le moindre changement. Je ne sais pas si j'ai dit que je suis écrivain, et qu'il est bon d'écrire en pleine tempête, bien que ce ne soit pas très aimable pour le pays où je vis. C'est peut-être même immoral ou malhonnête, mais c'est la vérité. La littérature s'écrit aussi quand le sang coule dans les rues, quand le dernier héros est sur le point de tomber, fauché par une rafale, ou que la tête d'un enfant s'écrase sur la chaussée. Mais ce qui est utile à l'écriture ne l'est pas pour la population désarmée qui l'entoure. C'est du moins ce que je pensais, sans savoir ce qui allait m'arriver. Dans mes carnets les plus récents je n'évoquais pas fugitifs ou naufrages, mais plutôt une autre époque pas très lointaine. J'ébauchais un récit de voyage sur la vie d'un des plus grands fugitifs d'Occident et d'Orient. La vie du poète Arthur Rimbaud, qui m'avait tenu compagnie pendant toutes ces années de voyage entre l'Asie et l'Europe. Tout le reste appartenait au passé et à d'autres époques de ma vie. Mais c'était Juana qui, surgie d'un recoin inquiétant de ma mémoire, avait rompu ce fragile équilibre. C'était sa voix qui m'avait fait quitter Rome précipitamment, vers quelque chose de nouveau qui, je le pressentais, signifiait peut-être un lent retour.

Dr Cayetano Frías Tellert, psychologue
Patiente: Manuela Beltrán

Aussi étrange que cela puisse paraître à ceux qui me connaissent, docteur, moi aussi je suis une personne banale. Je suis peut-être fatiguée, ou mal fagotée, j'ai peut-être les cheveux poisseux, ou un T-shirt froissé, une culotte effilochée ou tachetée de liquides étranges, ces maudites taches! Mais si tu me laisses m'arranger un peu devant le miroir et qu'ensuite tu me regardes de près, tout près, et avec un peu d'affection, tu pourrais être surpris. Ah! docteur, excuse-moi si je te parle comme à Cali, avec un langage aussi familier. Est-ce que je suis en train de tomber amoureuse? Pourquoi avoir voulu commencer en disant ça, alors que dans le fond, cela n'a rien à voir avec moi? Bon, je ne le répéterai qu'une fois: je suis une de ces femmes que n'importe lequel d'entre vous, mâles alpha dégoûtants, avec cinq whiskies dans l'estomac, et peut-être moins, n'a qu'une envie, celle de l'entraîner dans la chambre, sans même savoir ni se soucier de ce qu'il y a en moi. Je suis comme ces zombies qu'on voit assises au petit matin dans les premiers bus, ou dans les wagons du métro, et qui bâillent parce qu'elles ont travaillé tard la veille, comme serveuses, baby-sitters ou femmes de ménage. Pas comme ces gamines friquées qui ne bâillent que parce qu'elles ont fait la fête ou forniqué avec leurs petits amis, friqués eux aussi.

Malheureusement ce n'est pas mon cas.

Je ne suis pas non plus comme ces Caribéennes qu'on voit dans les mauvais films, ou les mauvais romans, lèvres

rouges et rythme endiablé, oh que non! mais si tu parles avec moi un moment (et pas strictement de mon aspect!), tu te rendras compte, oh surprise! que je m'intéresse au cinéma indépendant, à la politique et au débat sur la fin de l'histoire. Ainsi qu'à la sociologie et surtout à la littérature, c'est pas par hasard que je fais des études de lettres à Madrid, moi, ce qui m'excite, c'est pas le bronzage d'un mec ni sa décapotable, mais les romans, la poésie, tout ce qui est imprimé et respectable, tu comprends? Je suis une intellectuelle puante, docteur, mais je ne l'ai pas toujours été. Et en plus, j'ai tout perdu. Alors, finissons-en une bonne fois pour toutes.

Je dois être folle.

Complètement folle.

Ce que je dis, ce n'est pas pour me valoriser et encore moins pour te faire pitié, docteur, ni même pour que tu comprennes ce que j'ai vécu, parce que ce qui m'est arrivé est tellement horrible que je n'ai osé en parler encore à personne. J'écris ça pour me donner du courage.

C'est juste une misérable et triste entrée en matière.

Je vais raconter une histoire. Une parmi les nombreuses que je pourrais raconter, mais là, c'est celle de ma propre vie. Je saute l'enfance, qui est la partie la plus ennuyeuse de toutes les vies et des mémoires qui m'intéressent. Avec l'enfance, les gens deviennent symboliques, qui peut supporter ça? Il n'y a pas de symbolisme qui tienne, mais l'enfance inspire parfois un ton lyrique qui ne colle pas avec la prose de la confession et de la vie.

Et maintenant, docteur, allons-y.

Après le départ de mon père, qui nous a abandonnés, là-bas à Cali, ma mère a pleuré un moment sur sa vie et sur sa fille, mais surtout parce qu'elle n'avait rien fait pour le retenir, bref, après tout ça, fatiguée d'attendre, effrayée et très seule, elle a haussé les épaules et elle est sortie avec une espèce d'enseigne lumineuse sur le front qui affichait "Femme disponible", ou, si tu préfères, "Cherche mec de toute urgence", je ne sais pas trop mais le fait est que, comme souvent les

mères célibataires, elle a pensé qu'elle avait autant de chances qu'un homme se retourne pour la regarder que de gagner à la loterie, c'est pour ça que très vite, et sans le moindre contrôle de qualité, elle a ramené un type à la maison, un mec infect qui a débarqué avec ses gros sabots, entraînant les inévitables et imaginables problèmes pour moi, une préadolescente de douze ans, parce que dès que je l'ai vu entrer, puis déballer ses fringues d'horribles caisses en carton, je me suis dit : ça va craindre un maximum, c'est pas bon, danger, et j'ai su que tôt ou tard j'allais devoir me tirer de ce gourbi.

Mais je n'étais encore qu'une gamine, docteur, il m'a fallu près de deux ans pour partir. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Ma seule erreur a été ne pas me tirer rapidement.

Comme il fallait s'en douter, le mec de maman était un fils de pute, violent, crasseux et grossier, ignorant et ivrogne, qui se défonceait avec tout ce qui lui tombait sous la main, amphés, coke et crack. Il sniffait même de la colle. J'en avais assez qu'il me mate dans la salle de bains et de l'entendre baiser ma mère en gueulant et lui disant des saloperies. Une fois, je l'ai surpris en train de se branler dans une culotte à moi. C'est possible d'avoir ça dans la tête, docteur ?

Ce mec me dégoûtait.

Quand il s'est passé un truc très moche – j'en parlerai plus loin, quand j'en aurai la force, mais tu as déjà deviné, pas vrai ? –, folle de douleur et d'humiliation, j'ai inventé que Dieu m'avait appelée et que je voulais partir dans un internat de nonnes prier pour les péchés du monde. Rien que ça ! Moi, je ne croyais en rien. Tout ce que je voulais, c'était me tirer de cette putain de maison.

Il y avait un couvent de clarisses près de Palmira, le Santa Águeda, et ma mère a accepté de m'y emmener. De même que son horrible mec, que mon départ rassurait. Ce type était associé dans un magasin de motos de la Comuna 3, et à Cali c'est un commerce qui rapporte plus que la coke, il avait donc du fric, d'où le pouvoir qu'il exerçait sur ma mère. Pour se donner de l'importance, elle

disait que maintenant on était de la classe moyenne, tu parles! Classe moyenne, alors qu'elle continuait à travailler comme serveuse dans une rôtisserie de poulets à La Flora! Le mec se méfiait de moi parce que je pouvais l'accuser, c'est pour ça qu'il était soulagé de me voir partir. Il a même donné du fric aux nonnes pour qu'elles m'acceptent rapidement, histoire que je ne change pas d'avis. Ça s'est donc passé comme ça.

Mais à Santa Águeda, la vie que je voulais éviter était encore plus dingue, docteur. Cet internat, on aurait dit un volcan d'hormones. Les filles, toutes bouclées de force par leurs familles, soi-disant pour les préserver des vices du monde, étaient une bande de dépravées et de droguées de première. L'adolescence en plein big bang. La troisième nuit que j'étais là, une gamine du dortoir m'a demandé si j'étais vierge et je n'ai pas su quoi répondre. Alors elle a dit que si je ne savais pas c'était parce que je l'étais, car ça, on s'en souvient, après elle a demandé si au moins j'avais déjà baisé avec une femme, ou si ça me plairait de brouter une fille. Je lui ai dit que non. C'est bien meilleur, elle a dit, tu veux pas que je te montre? En voyant ma surprise, elle a soulevé le drap et m'a caressée avec la main. Puis elle a mis sa tête et commencé à me lécher, et moi je ne bronchais pas, honteuse mais aussi contente parce que je sentais des choses et que c'était bon. Quand la fille a sorti la tête des couvertures, elle était toute rouge, alors elle m'a dit, maintenant c'est ton tour de me lécher, viens, et elle a écarté les jambes, mais je n'ai pas pu, je lui ai dit que ça me dégoûtait, que j'étais trop petite pour faire ça, mais elle a insisté, comment ça petite, tu n'as pas dit que tu avais quatorze ans? Je lui ai répondu que je le lui ferais une autre fois et j'ai remonté le drap sur moi.

Ensuite, j'ai rêvé que j'étais un lapin qui courait dans un pré. Une espèce d'ombre me poursuivait en brandissant un bâton pour me cogner sur la nuque et me jeter dans la marmite. Parfois, le poursuivant c'était le mec de ma mère, d'autres fois la fille du dortoir, qui s'appelait Vanessa,

soudain elle relevait son uniforme, je voyais sa chatte toute rouge, et elle disait, tu m'en dois une, salope! Mais je continuais à courir jusqu'à ce que je sois coincée, et au moment où j'allais recevoir le coup de gourdin, un trou s'ouvrait dans l'herbe par lequel je m'échappais.

Je me suis réveillée en criant, la nonne qui surveillait le dortoir a allumé la lumière et demandé ce qui se passait.

Rien, ma mère, rien. Un mauvais rêve.

À l'internat, elles avaient un fourgon Chevrolet pour faire les commissions, le marché et les déplacements de la chorale. J'avais intégré la chorale dès le premier jour, parce que j'ai toujours aimé chanter, et deux mois plus tard nous sommes allées à une fête de la municipalité de Palmira. Je crois que c'était une fête religieuse, mais je ne me souviens pas laquelle. Et là, j'ai eu une sacrée surprise. Quand on s'est changées pour mettre des habits du dimanche et des tuniques, j'ai vu que certaines de mes camarades portaient un string sous l'uniforme qui ressemblait à une tenue de nonne. Puis, dans le fourgon, une fille plus âgée, Concepción, que nous surnommions Conche, m'a expliqué qu'elles portaient ça parce qu'il allait y avoir des hommes et qu'elles avaient beau être des novices, les mecs c'étaient les mecs, ils les mataient et ils pouvaient sentir le string sous l'habit.

Ça m'a paru bizarre parce que moi, en revanche, je ne sentais rien, en plus je portais des culottes grises qui allaient du nombril presque jusqu'aux genoux. Un tue-l'amour! a dit Conche, mais je ne l'ai pas contredite, bien que notre seule et unique passion était censée être Dieu, prier pour les vices et les péchés du monde, ou plus précisément encore: prier pour que cette petite chiotte, ce quadrilatère d'excréments que nous appelons planète Terre, soit un peu moins puante (si vous trouvez ça trop grossier, docteur, on peut le barrer).

J'avais aussi remarqué que les novices se rasaient.

Un après-midi, je suis entrée dans la salle de bains et j'en ai trouvé plusieurs assises en cercle, l'habit relevé jusqu'à la taille et la culotte aux chevilles. Elles tenaient des rasoirs et

des bols d'eau savonneuse entre leurs jambes. Conche, qui savait tout, leur disait : d'abord les ciseaux pour réduire la touffe, mes louloutes, ensuite le rasoir de haut en bas dans le sens des poils pour ne pas irriter les follicules, doucement mais avec fermeté, d'accord ? il faut sentir que ça coupe. Et quand je leur ai demandé pourquoi c'était mal d'avoir des poils, elles ont dit que c'était pour ne pas ressembler à des Indiennes, espèce de plouc, et pour pas que se forment des grumeaux, et elles ont ri. Le peu que je connaissais de la vie à quatorze ans les faisait rire. D'après elles, il était temps d'éclairer ma lanterne et que je sache pourquoi des grumeaux se formaient sur les poils.

Mais si je leur avais raconté la vérité, comme j'ai l'intention de vous la raconter docteur, ces petites connes auraient fermé leur gueule, certaines en auraient même chialé. Mais n'allons pas trop vite, voyons si je trouve un peu de courage à mesure que j'écris.

Le jour venu, on est parties à Palmira pour chanter avec d'autres collègues religieux. Après, la mairie a offert un buffet dans la salle de réception du premier étage, avec vue sur une place et un jardin très jolis et ombragés. Palmira est tout près de Cali mais je n'y étais jamais allée, ça m'a beaucoup plu. À mon modeste niveau j'avais l'impression de découvrir le monde, car Palmira est peut-être arriéré, étouffant et moche, mais c'est quand même un monde, pas vrai ?

Au buffet, j'ai mangé des chips et des canapés au jambon. Mes camarades parlaient avec un groupe de garçons d'un autre collègue, des jeunes en chemise blanche et pantalon gris, tous boutonneux et avec un appareil dentaire, très moches mais très beaux, tu comprends ? On voyait en eux l'innocence et l'envie de croire en quelque chose, c'est pour ça qu'ils étaient beaux, même s'ils préféraient jouer les méchants, les durs, alors qu'ils n'étaient qu'un petit groupe de gamins.

Des apprentis.

C'est ce que j'ai pensé en les voyant.

Je suis restée près de la fenêtre à regarder le parc et pendant un moment j'ai oublié tout le reste, absorbée par la forme des nuages qui m'évoquaient des crêtes de coq et le vent violent qui secouait les palmiers. Le soleil disparaissait lentement derrière les montagnes et je me suis dit, finalement la vie est belle, Manuelita, arrête de t'emmerder, le monde déborde de paix et de beauté, regarde les montagnes dans le fond et ce petit village violet au loin, c'est pas beau ? J'ai respiré à pleins poumons cet air chargé de tant de choses qui me faisaient du bien, j'ai fermé les yeux et je me suis convaincue que la vie et même Dieu me faisaient signe et allaient me donner une seconde chance.

J'ai mangé d'autres canapés de banane frite et bu une gorgée de Coca-Cola en attendant qu'on nous appelle pour regagner la Chevrolet. La mère supérieure continuait de parler avec les responsables municipaux et la directrice de la chorale, pour planifier d'autres sorties et concerts. Un des fonctionnaires lui montrait des papiers et lui proposait des dates. Elle a sorti son calendrier et entouré certains jours d'un cercle rouge.

Je suis allée aux toilettes où j'ai trouvé Vanessa, Estéfany et Lady, qui étaient les plus terribles. Elles fumaient en cachette en soufflant la fumée par la fenêtre. Nous avions l'interdiction de fumer et j'ai eu peur de me faire surprendre avec elles, mais je ne pouvais pas sortir tout de suite de ces maudites toilettes sans qu'elles me soupçonnent d'être une moucharde, ou je ne sais quoi, alors je suis entrée dans une cabine pour uriner. Là, je me suis rendu compte que l'odeur de la fumée était différente, ce n'était pas celle du tabac mais de la marijuana. Je connaissais très bien cette putain d'odeur à cause du mec de maman. Mais, elles, d'où elles avaient sorti la marijuana ?

Je leur ai demandé et elles ont dit que les mecs de l'internat de garçons leur avaient donné trois joints pour qu'elles se mettent au diapason. Elles avaient en plus une demi-bouteille de brandy Domecq qu'elles mélangeaient avec de l'eau gazeuse dans un gobelet en plastique. C'est une fête

privée, m'a dit Vanessa, mais tu peux rester si tu veux. En plus, il y a une surprise.

Elle avait à peine dit ça que j'ai entendu un bruit à la fenêtre et vu apparaître un des jeunes avec appareil dentaire et uniforme gris. Il venait des toilettes pour hommes en passant, en équilibre, par la corniche. C'était très dangereux. Il a sauté d'un bond avec sa face d'angelot et ses points noirs au front et s'est mis à fumer avec elles, en aspirant fortement, presque avec angoisse, avide de se défoncer. Il était évident qu'ils se connaissaient car Vanessa et Lady ont commencé à l'embrasser sur la bouche et en deux secondes elles lui ont baissé le pantalon. Paniquée, je regardais la porte. Et si quelqu'un entrait? Elles lui ont sorti du caleçon une énorme bite et Estéfany, complètement défoncée, l'a engloutie dans sa bouche. Je pensais à la mère supérieure qui n'était qu'à quelques mètres. Je ne faisais rien de mal, mais j'étais là. Le garçon s'est assis sur le banc pour qu'Estéfany puisse mieux le sucer, tandis qu'il glissait la main sous les jupes de Vanessa et de Lady.

Soudain, un deuxième garçon a sauté de la fenêtre et s'est joint à la petite fête. Il a déplié du papier aluminium contenant une poudre blanche qu'ils ont tous commencé à aspirer par le nez. Ils m'en ont offert et j'ai dit de nouveau non, merci, je suis trop petite pour ça, et ils ont éclaté de rire, petite? Tu as quatorze ans, non? J'ai dit que oui, trop petite pour ces vices. Alors le nouveau venu s'est agenouillé devant moi et m'a dit, il n'y a pas de petite et de vice qui tiennent pour passer du bon temps, laisse-moi te montrer quelque chose, alors les autres ont dit oui, oui, dépucelle-la, vas-y, dépucelle-la! Ils m'ont prise par les épaules et poussée jusqu'à ce que je sois appuyée contre le mur et m'ont baissé la culotte, en riant et se moquant de mes poils, visez-moi cette broussaille! La chatte de la jungle! Je trépisais, je suffoquais de rage, mais j'ai été incapable de crier. En voyant que je ne pouvais pas me libérer, j'ai tiré une bouffée sur un joint qu'ils venaient d'allumer, mais ce truc d'un goût douceâtre n'était pas de la marijuana et en

deux secondes j'étais complètement défoncée, comme si un canon m'avait projetée par la fenêtre, je me suis envolée les yeux fermés, j'ai relâché mes muscles. J'ai toussé et eu envie de vomir, et j'ai réussi à dire, c'est pas de l'herbe, et le garçon a confirmé, mais non, mon amour, c'est du crack, tu en veux encore un peu ? Quand il m'a écarté les jambes, je n'ai pas résisté. Il a enfoui sa tête et j'ai senti sa langue et ses dents qui me mordaient. Ça m'a plu. C'était génial que ce beau gosse m'ait remarquée, car il y avait déjà un bon moment que mon corps réclamait quelque chose, comme si les cicatrices s'étaient effacées. Puis, le mec a baissé son pantalon et me l'a mise lentement, sans que ça me fasse mal. L'effet du crack avait supprimé la peur. Quand les trois filles ont vu que je ne saignais pas, elles ont dit : elle était pas vierge, celle-là ? Voyez-moi ça, une vraie pute, la sainte nitouche !

Moi, je m'en foutais. Je fermais les yeux et je jouissais.

Quand je les ai rouverts, j'ai eu l'impression que des années avaient passé, mais le garçon était toujours là, sur moi. Même si ce salaud embrassait en même temps Estéfany. Lady baisait avec le premier sur l'autre banc et Vanessa vautrée par terre n'arrêtait pas de fumer du crack avec avidité, comme si rester collée à ce tube de fumée était pour elle une question de vie ou de mort.

Subitement je me suis mise à trembler, mes muscles se sont tendus pour se préparer à quelque chose et j'ai poussé un petit cri. Estéfany l'a remarqué et dit au garçon :

– Ne la fous pas enceinte, décharge sur le nombril.

Il a sorti aussitôt sa queue et m'a giclé dessus une bave tiède qui a coulé lentement sur les côtés. J'ai eu un sourire bête parce que j'avais la tête dans les vapes et à cet instant j'ai entendu les coups frappés contre la porte. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. C'était la mère supérieure qui nous appelait : vous êtes prêtes, les filles ? On s'en va ! Heureusement qu'elle n'a pas demandé qu'on lui ouvre. On s'est lavé la figure à l'eau froide et rajusté l'uniforme. Les garçons se sont éclipsés par la fenêtre d'où ils étaient venus.



Pendant le retour dans la Chevrolet, j'ai continué à jouir avec la pression du coussin à chaque coup de frein et d'accélération. Vanessa s'en est rendu compte. Elle avait des cernes violets autour des yeux gonflés par le crack. Elle m'a regardée et dit : alors, la sainte nitouche, ça t'a plu ? C'est si bon de baiser !

À l'arrivée à Santa Águeda, on nous a envoyées prier dans la chapelle jusqu'à l'heure du repas, heureusement parce que nous étions toutes les quatre défoncées. C'est le pied de prier comme ça, docteur. Là, on comprend la religion et les apparitions du Seigneur, lequel ce jour-là n'était pas sur la croix mais assis à côté de moi, il me regardait avec affection, alors j'en ai profité pour lui demander, ou plutôt lui dire : maintenant que tu es là, je veux te poser une question, une seule, pas plus : pourquoi on ne m'a pas donné une vie normale, pourquoi tout ça m'est arrivé à moi, si fragile et pleurnicharde ? Le Christ a écouté ma question et souri, mais sans répondre, comme si la réponse n'était pas importante, alors j'ai insisté : pourquoi tu m'as laissée seule avec tous ces gens méchants ? Il a continué à me regarder sans me voir, d'une façon que sa présence ne semblait pas contredire, c'était étrange, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je lui ai dit, en moi-même : pourquoi ni toi ni personne n'entend jamais mes cris ?

Silence, silence complet.

Cette fête à Palmira n'a fait qu'ouvrir toutes grandes les portes de l'enfer, car à partir de ce jour, il ne s'est pas passé une semaine où on n'ait pas plongé dans le vice et butiné tout ce qui s'approchait du couvent, homme, femme ou curé. Et on le faisait avec une joie extraordinaire, comme si tout cet apparent dérèglement avait quelque chose de religieux. N'y a-t-il pas aussi une certaine spiritualité dans la démesure ? Entre la douleur suprême et la suprême fuite, pourquoi devons-nous préférer la douleur ? Je suis née pour la douleur, mais que savent les juges des douleurs de la vie ?

On dirait une fiction, mais c'est la vérité.

Et même de la littérature, mais c'est pourtant la vérité.



Une de ces histoires qui veulent produire de la beauté avec les choses les plus moches et les plus sales de la vie.

Au bout de deux mois, on m'a chargée d'aller faire le marché hebdomadaire avec la sœur responsable de la réserve, et j'ai profité d'un moment d'inattention pour m'acheter une jolie collection de strings aux couleurs du drapeau. Je me suis sentie patriote et joyeuse, une bonne élève qui porte des strings tricolores pour que les hommes de la patrie, nos héros, meurent enveloppés dans leur drapeau. Je voulais dévorer le monde et brûler l'adolescence, comme celui qui verse des litres d'essence sur des arbres morts et y met le feu. J'étais pressée de le faire.

J'avais l'argent des autres filles du dortoir pour leur acheter ce qu'elles m'avaient demandé. À la pharmacie, de la crème vaginale pour une nouvelle venue, Lucy, qui avait une candidose dégoûtante et qui sentait terriblement mauvais. De l'aspirine pour la gueule de bois, du bicarbonate pour la digestion, de l'ibuprofène, des préservatifs, du lubrifiant. Dans un autre endroit qu'elles m'ont indiqué, et non sans peur, j'ai acheté de la drogue. Elles m'avaient dit les prix, j'ai donc rapporté une poche de sachets de crack pour Vanessa, cinq grammes de coke et deux cent cinquante grammes de marijuana, ce qu'on consommait toutes. J'ai caché le tout dans le panier à fruits. J'ai aussi acheté trois bouteilles d'aguardiente del Valle, délicieux pour mélanger avec les jus qu'on nous servait aux repas.

À mon arrivée à Madrid, j'ai appris la stupéfiante nouvelle : un commando islamiste venait d'attaquer l'ambassade d'Irlande sur le Paseo de la Castellana. En voyant les images sur les écrans de l'aéroport, je n'en croyais pas mes yeux.

DERNIÈRE MINUTE! DERNIÈRE MINUTE!

Des groupes de soldats patrouillaient dans les couloirs du terminal, nerveux, agressifs, demandant papiers d'identité et arrêtant tous ceux qui leur paraissaient suspects, surtout des personnes à la peau noire ou de type arabe. Les gens se pressaient autour des écrans avec une expression de peur comme pour dire que va-t-il se passer encore?

Quand j'avais quitté Rome, on ne savait encore rien et le vol avait duré deux heures, c'était donc récent, mais tout ce qui se passe dans le monde est inattendu quelques secondes avant, sauf pour ceux qui l'ont préparé et exécuté. Sur un bandeau rouge en bas des écrans défilait un flash d'information.

DES TERRORISTES ATTAQUENT L'AMBASSADE
D'IRLANDE À MADRID!

Sirènes lointaines et bruit saccadé d'un rotor d'hélicoptère se mêlaient aux annonces assourdissantes des haut-parleurs. Vol Iberia à destination de Palma de Majorque...!!! Les employés de l'aéroport montaient le son des écrans à chaque nouveau bulletin de dernière minute. Et, peut-être pire: l'insupportable vacarme humain. Les cris des gens qui s'appelaient, parlaient en gesticulant à un autre ou dans leur portable, brouhaha, rires, protestations, commentaires, explications. Quelques voyageurs somnolaient sur les fauteuils, d'autres allongés par terre ou appuyés

contre des distributeurs de boissons et de friandises, qui étaient vides. Des mères donnaient le sein à leur bébé sur les escalators à l'arrêt.

J'entrai dans les toilettes, accueilli par une forte odeur d'excréments. Dans les cabines il n'y avait pas de papier hygiénique et les cuvettes débordaient de merde et d'urine. Je fis la queue pour pouvoir pisser dans un urinoir mural, qui dégorgeait déjà un liquide noirâtre. Pas question non plus de se laver les mains.

Dehors, non loin de l'entrée, je vis une famille assise en cercle sur le dallage de la salle d'arrivée. Ils se servaient dans un faitout et mangeaient dans des assiettes en plastique. Que se passait-il à Madrid? Que faisaient tous ces gens? Ils attendaient leur tour pour quitter l'Espagne à bord de vols charters, vers l'Europe du Nord ou l'Amérique latine. Tout comme en Italie, beaucoup avaient décidé de partir ou de simplement retourner chez eux.

Je sortis du terminal et me frayai un passage dans la foule pour chercher un taxi. Le chauffeur avait la radio allumée sur une station d'informations continues, mais il préféra m'expliquer lui-même ce qui se passait, en regardant souvent dans le rétroviseur, au risque d'avoir un accident. Il était nerveux, frappait le volant et gesticulait en parlant.

– Ce qu'ils ont dit jusque-là, c'est que trois Noirs sont d'abord entrés dans l'ambassade, comme dans un moulin, puis deux autres qui ont fait semblant de venir faire des papiers. On sait pas comment, mais ces cinq salopards ont flingué les gardes et ouvert la porte à des complices qui sont entrés avec des armes et des bombes. Il paraît qu'ils ont même introduit une voiture dans le garage. À la radio, ils disent que certains de ces types sont des Espagnols. Des Espagnols! Et puis quoi encore, faut pas déconner! Peut-être des Noirs avec passeport espagnol, ce qui n'est pas pareil. Ils ont pris trente otages, ils disent qu'ils vont les égorger et faire exploser l'ambassade si on ne leur donne pas je ne sais plus combien de fric. Des Espagnols, ces fils de pute? En tout cas on est dans la merde!

Des Noirs? ai-je pensé. Des terroristes noirs? C'était ce qu'avait dit le chauffeur de taxi. Peut-être des Africains. Il fallait attendre.

J'arrivai anxieux à l'hôtel, mais aucun message de Juana ne m'attendait à la réception. Quand allais-je la voir? Inquiet, je relus son message sur mon téléphone :

“S'il vous plaît, consul, allez à Madrid, à hôtel Las Letras. Prenez la chambre 711 et attendez-moi. Je vous contacterai. Juana.”

- Est-ce que la 711 est libre? je demandai à la réception. La jeune femme consulta son écran d'ordinateur.
- Oui, monsieur, mais il y a un petit supplément.
- Je la prends.

En entrant dans la chambre, je compris le message de Juana. Une vaste baie vitrée donnait sur l'angle de la Gran Vía et, presque en face, sur la tour de Telefónica. L'insonorisation laissait filtrer des bruits étouffés et lointains, qui contrastaient avec l'image que j'avais de l'avenue. Allais-je voir Juana le soir même? J'étais anxieux.

J'allumai le téléviseur.

Canal Uno transmettait en direct les événements de la prise de l'ambassade. Vingt hommes puissamment armés et semblait-il bien entraînés étaient retranchés à l'intérieur. Il y avait trois morts, les deux gardes de l'entrée et celui du garage.

La nouveauté était que les terroristes venaient de faire un premier communiqué. Le chauffeur de taxi avait raison, c'étaient des Noirs. Des Africains. Ils ne voulaient pas d'argent. Ils disaient appartenir à Boko Haram, le groupe islamiste du Nigeria, et exigeaient l'arrêt immédiat des bombardements contre l'État islamique en Irak et en Syrie. Ils étaient prêts à mourir “pour leurs frères du califat” et, s'ils n'obtenaient pas de réponse, ils allaient égorger un otage dans six heures devant une caméra et mettre la vidéo en ligne sur les réseaux sociaux. C'était leur terrible menace: un otage tué toutes les six heures et la scène de l'exécution diffusée sur la toile. Combien de temps restait-il? Il



commençait à faire nuit. Les images montraient le dispositif policier de centaines d'hommes déployés autour du Paseo de la Castellana, des blindés bloquant les rues avoisinantes et des hélicoptères braquant des projecteurs. Dans l'ombre, il devait y avoir des forces spéciales et des tireurs d'élite en position.

La télévision diffusa ensuite des images d'une vidéo de surveillance d'un immeuble voisin, où on voyait le moment précis de l'entrée des terroristes dans l'ambassade. Un spécialiste expliqua qu'il y avait une logique à cette attaque, car de toutes les ambassades anglo-saxonnes, celle d'Irlande était la moins protégée. À cet instant, l'émission fut interrompue et TVE se déplaça vers le palais de La Moncloa, où était réunie une cellule de crise.

Un sénateur du Parti populaire déclara :

– C'est une catastrophe sans précédent, mais les citoyens et les citoyennes doivent rester confiants. Nous prenons toutes les mesures nécessaires pour faire face à cette attaque et pour qu'à l'avenir une telle catastrophe ne se reproduise pas.

Interrogé sur le dispositif de sécurité, le chef de la police de Madrid dit au micro d'une envoyée spéciale :

– Tu crois que je vais te parler des opérations en cours, ma belle, alors que les terroristes doivent être en train de regarder la télé? N'y compte pas, même en me mettant la main devant la bouche, comme ils font au football.

Le Premier ministre d'Irlande remercia la police espagnole pour son action et déclara que les démocraties devaient rester unies contre le terrorisme. Il conclut son allocution par un étrange slogan :

– C'est nous qui gagnerons, pas eux!

De Washington, le président des États-Unis assura être en contact permanent avec La Moncloa pour rechercher la meilleure sortie de crise et sauver la vie des otages. Il offrait toute l'aide logistique et matérielle qui serait nécessaire.

La Jordanie et l'Égypte exprimèrent leur solidarité avec l'Espagne. Le roi Abdallah II déclara :





– La lutte contre l’État islamique et ses filières djihadistes est la Troisième Guerre mondiale.

Je m’assis sur le lit pour regarder les images qui passaient en boucle. En fait, sur la vidéo de surveillance qui montrait l’irruption dans l’ambassade, tous les assaillants ne paraissaient pas africains, bien que le noir et blanc de l’image et la distance ne permettent pas d’être affirmatif. Puis, TVE présenta une analyse de Boko Haram et de ses actions les plus connues, comme l’enlèvement de 219 jeunes filles au Nigeria. J’appris ainsi que cette organisation existait depuis 1979 et que son nom bizarre signifiait littéralement “ce qui est prétentieux est péché”. Son leader, Abubakar Shekau, était titulaire d’un diplôme d’Études islamiques obtenu à Maiduguri, capitale de la province de Borno, dans le nord du Nigeria.

Soudain réapparut le bandeau rouge scintillant au bas de l’écran :

DERNIÈRE MINUTE ! DERNIÈRE MINUTE !

Quelque part en Irak, le grand calife de l’État islamique, Abou Bakr al-Baghdadi, saluait par un message *on line* l’attentat de Madrid et appelait à la révolte globale contre le pouvoir de l’Occident. Il encourageait les “frères” de Boko Haram en Espagne et appelait à d’autres actions non seulement en Europe mais dans le monde entier. À la fin de sa harangue il cita, ou plus exactement paraphrasa une phrase célèbre de Che Guevara : “Nous devons créer non pas un, mais de nombreux Viêtnam contre l’Occident.” Les fronts européens de l’État islamique – appelés aussi “cellules rhizomatiques d’attaque” –, quasi invisibles pour la police, étaient prêts à passer à l’action. À Londres et à Paris il y avait des structures très organisées, ainsi qu’à Berlin et Madrid, mais plus petites. Boko Haram s’était implanté en Europe depuis peu, mais s’activait déjà dans les *banlieues** noires de Paris et surtout en Belgique, dans le quartier Matonge de Bruxelles, véritable casse-tête pour la police. À sa manière violente, Boko Haram participait à la globalisation et y souscrivait.





Par ailleurs, le recrutement d'Européens blancs progressait. De jeunes marginaux avec des parcours d'échec et des difficultés d'adaptation. Le djihadisme était une ouverture pour leur ressentiment et leur désir de vengeance. Ainsi commencèrent à s'agréger les perdants du système, certains d'entre eux, pas tous, conscients et coupables de la responsabilité historique de leur pays dans l'humiliation de régions immenses du globe. Ils se reconnaissaient dans cette lutte, non par adhésion religieuse mais en rébellion contre un pouvoir qui, dans leurs propres pays, les avait exclus. Ce n'était plus une guerre entre catholiques et musulmans, ni même entre Européens blancs et leur périphérie africaine ou moyen-orientale, mais entre perdants et gagnants.

Cela semblait être le nouveau paradigme.

Une partie de ceux qui ne se reconnaissaient pas dans l'extrême droite catholique choisissait le djihadisme. Ainsi, peu à peu, l'influence de l'État islamique s'étendait aux lycées et aux centres sociaux, jusqu'à attirer des individus avec un profil plus équilibré, voire de formation universitaire. En France, on estimait à 20 000 le nombre de sympathisants, hommes et femmes, mais pas tous combattants. La plupart étaient inscrits dans les différentes confréries musulmanes – comme en Angleterre, en Belgique et en Hollande – qui comptaient déjà un pourcentage significatif d'électeurs.

Je tentai de fermer les yeux, quelle heure était-il? Près de dix heures. Trouver le sommeil au milieu d'un tel chaos, et anxieux de l'arrivée de Juana, c'était mission impossible.

J'eus envie aller faire un tour dehors, j'avais beaucoup de souvenirs de Madrid, où j'avais passé une époque importante de ma vie. J'y avais fait mes études universitaires de philologie hispanique, rompu mes premières lances dans le monde littéraire et parcouru mille fois les rues du centre, mais à présent tout était différent. Les rues qui resplendissent aujourd'hui malgré la crise étaient ces années-là des passages obscurs. En hiver, un vent glacial s'engouffrait dans la Gran Vía et vous transperçait jusqu'aux os. Il y avait souvent du crachin et sous les auvents s'abritaient



des êtres décharnés qui paraissaient sortis des tableaux les plus sombres de Goya. Les junkies. Des prostituées aux dents pourries tapinaient devant l'immeuble de Telefónica dans l'attente d'un client désespéré et des malfrats jouaient du couteau comme dans n'importe quelle ville du tiers-monde.

L'université comptait peu de Latino-Américains, mais sur les places et dans les parcs il était courant de rencontrer des Argentins qui vendaient de petits masques en cuir et ce qu'ils appelaient *billuta*, des colliers et des bracelets, d'après ce que j'avais compris. D'autres Argentins lisaient le tarot dans le parc du Retiro. Je me souviens de l'un d'entre eux, peut-être le plus connu. Il distribuait une carte où était écrit :

“Professeur Julio Canteros. Poète argentin contemporain.”

La plupart de ceux qui lisaient le tarot étaient des poètes ou des écrivains, ce qui à un moment m'avait inspiré de sérieux doutes sur mon désir de devenir écrivain.

Madrid, Madrid...

À chaque rue de Madrid m'attendait un souvenir d'une époque que je considérais révolue. Souhaitais-je céder à ce réflexe humain qui nous pousse à parcourir le même chemin, à revenir sur nos pas et chercher certains endroits ? Il valait mieux attendre un peu à l'hôtel. Juana était peut-être sur le point d'arriver.

J'appelai le service de chambre et commandai de quoi manger. Rien de spécial, juste un sandwich au poulet et un Coca light. Et je me concentrai de nouveau sur les informations de TVE.

Que se passait-il avec l'ultimatum ? Les terroristes avaient de nouvelles exigences. Non seulement l'arrêt des bombardements, mais la reconnaissance par les Nations unies des frontières de l'État islamique, avec un accès à la Méditerranée au nord du Liban. Ainsi qu'une condamnation d'Israël et le rétablissement des frontières de la Palestine selon le tracé de 1967. Revendications improbables qui ne

seraient jamais satisfaites et que l'Espagne ne pouvait pas leur accorder. C'était peut-être ce qu'ils cherchaient : provoquer une intervention des commandos d'élite et mourir en tuant les otages au milieu d'une grande conflagration. Les djihadistes ne répugnent pas à mourir en combattant.

Quatre heures s'étaient écoulées. Si leurs menaces étaient sérieuses, un premier otage allait bientôt être égorgé. L'histoire de l'humanité est aussi l'histoire des égorgements et des sacrifices publics. Le peuple aime les échafauds. Les foules se lèvent tôt pour obtenir une bonne place à proximité du bourreau. Aztèques, Romains, Perses, révolutionnaires et hommes des Lumières. Aujourd'hui le djihadisme, à travers les réseaux sociaux, nous rappelle que nous avons toujours été des spectateurs de la mort.

Après avoir mangé, je m'endormis sur le couvre-lit, fatigué et anxieux, dans une posture inconfortable.

Quand j'ouvris les yeux, il faisait déjà jour.

Le bruit de la Gran Vía était lointain, étouffé par le double vitrage de la baie. Le soleil entrait dans la chambre, c'était une matinée radieuse. Après m'être rappelé où je me trouvais et pourquoi, le silence du téléphone commença à m'inquiéter sérieusement.

Juana, Juana, où es-tu ?

En allant me doucher, j'eus une pensée insolite : que se passerait-il si on restait enfermé dans un hôtel sans jamais sortir ? C'est ce qui arrive dans le film *Shining*, de Stanley Kubrick. Mais le véritable sujet de ce film est la malfaisance des hôtels pour les écrivains qui n'écrivent pas, comme c'est le cas avec ce pauvre type qui devient fou et veut tuer sa femme et son fils avec une hache (il y a de pires formes de folie). Mais dans le fond, l'hôtel est innocent. Un écrivain qui n'écrit pas est un être socialement agressif, qu'il se trouve dans un confortable harem ou sur une plage.

Une des œuvres du catalogue raisonné de Joseph Beuys tient de cette situation : à New York sans sortir de sa chambre d'hôtel pendant trois jours, enfermé avec un coyote. Cette œuvre s'intitule *J'aime l'Amérique et*

l'Amérique m'aime. C'était en 1974. Il avait réalisé cette *performance** pendant sa première exposition aux États-Unis. En arrivant à New York, il s'est fait conduire en ambulance à la galerie d'art, couché sur une civière et enveloppé dans une couverture en feutre. Puis il revint à son hôtel de la même façon et resta trois jours enfermé avec le coyote, toujours couvert du feutre et armé d'un bâton de berger. Il fit quelques gestes symboliques et le coyote mordilla la couverture. Finalement, Beuys et le coyote s'étreignirent. Le jour du départ, il partit à l'aéroport dans son ambulance et regagna l'Europe sans avoir foulé le sol américain. Il expliqua ainsi son comportement aussi extravagant qu'inutile :

– Je voulais m'isoler et ne voir des États-Unis que le coyote.

Mon coyote était un téléphone et cette voix tant attendue qui ne se décidait pas à se faire entendre.

Trente ans auparavant, quand je vivais chichement dans une mansarde à Paris, j'attendais aussi l'appel d'une femme qui, bien sûr, n'appela jamais. Étranges symétries de la vie. À cette époque, je logeais dans une chambre de bonne de neuf mètres carrés sans salle de bains, avec un soupirail qui donnait sur le toit de l'immeuble. J'avais vingt-quatre ans et encore tout à faire. J'achetais des livres à dix francs chez les *bouquinistes** des quais de la Seine en choisissant les plus gros pour qu'ils me durent longtemps, car je ne pouvais me permettre d'en acheter un que tous les trois jours. J'avais trop de temps libre, je devais calibrer mes lectures. Jamais plus de cent pages par jour. Je lisais et je regardais le téléphone en haïssant son silence. Certains après-midi je m'asseyais avec l'appareil sur les jambes et je m'endormais, mais il n'a jamais sonné. Je rêvais même qu'il sonnait, je me réveillais en sursaut, mais rien. Le silence. Parfois, loin de chez moi, j'imaginai que le téléphone n'arrêtait pas de sonner en mon absence, je pouvais presque l'entendre. Quand je regagnais ma rue, la rue Dulud, la sonnerie s'amplifiait. Angoissé, je me mettais à courir, j'ouvrais la porte de l'immeuble et je montais en toute hâte les six étages. Mais en ouvrant ma porte, rien.

L'arrivée des répondeurs automatiques fut pour moi une thérapie contre la folie. J'en ai acheté un d'occasion quand j'ai commencé à entendre le téléphone alors que j'étais à des kilomètres de chez moi. Mon cœur bondissait dans ma poitrine et une voix me disait : ça sonne, maintenant ça sonne. Je l'entendais. Je parle de cette époque lointaine où les êtres humains n'avaient pas de portables. Mais le répondeur avait tout changé. Je préférais sortir, être dans la rue, respirer. Quand je regagnais mon cagibi, je jetais un regard en coin au bouton de l'appareil où le nombre des appels s'affichait en vert.

En général, c'était un zéro.

Oui, étrange symétrie. À quelle heure Juana allait-elle venir ?

Le bruit de rotor d'un hélicoptère me ramena au présent. Je courus à la fenêtre et j'eus l'impression de voir l'appareil juste au-dessus de l'hôtel. Y avait-il du nouveau ? Je rallumai le téléviseur.

Mon Dieu ! le premier otage égorgé !

Il s'appelait Kevin McPhee, cinquante-deux ans, conseiller politique de l'ambassade. Sur la vidéo, on le voyait à genoux. Son bourreau se tenait derrière lui, coiffé d'une cagoule noire, et dans le fond, des mots écrits en arabe sur une toile. Ils lui avaient mis cette combinaison orange dont se sert l'État islamique dans ses exécutions. L'image s'interrompait à cet instant, mais on pouvait voir la séquence complète sur Internet. TVE ne voulait pas diffuser l'égorge-ment, bien sûr, mais ils le décrivaient comme "atroce", avec le traditionnel *couteau émoussé* qui prolonge la souffrance et accentue le côté macabre de l'assassinat.

On montra ensuite des photos de la victime avec son épouse et ses enfants à Kilkenny, près de Dublin. Le Premier ministre allait les recevoir. Sur une photo, on voyait un homme en cravate et costume de tweed. Sur une autre, il était au volant d'une jeep, peut-être en vacances, et une troisième avait été prise lors d'une fête de Noël. Son intimité était ainsi exposée. Comme si la mort justifiait

d'exhiber sa vie aux yeux de tous. Des photos qui, sauf pour son entourage, paraissaient déjà posthumes.

À présent on négociait la remise du cadavre, car le commando menaçait de le jeter par la fenêtre dans la rue.

De nouveau le bruit de l'hélicoptère. Je me penchai au balcon et crus apercevoir son ombre derrière l'immeuble de Telefónica, mais aussitôt il me parut venir d'ailleurs. Des cris et des insultes jaillirent de la rue. Quelqu'un klaxon-nait avec insistance.

– Tu vas piger, connard ?

Je revins devant le téléviseur.

Un spécialiste allemand expliquait qu'avec cet attentat, le groupe Boko Haram faisait son entrée officielle dans la guerre islamique contre l'Occident. Beaucoup de jeunes de pays musulmans d'Afrique comme le Niger, la Mauritanie, la Somalie, le Tchad, le Mali, le Soudan et même le Kenya s'enrôlaient par milliers chaque mois dans cette guerre qu'ils considéraient comme un soulèvement contre les anciens colonisateurs. D'autres, affirmait ce spécialiste, y voyaient un moyen de défouler leur rage contre ce paradis qui les refoulait de la rive nord de la Méditerranée. Selon lui, les perspectives étaient très sombres : d'un côté les réfugiés sur leurs embarcations de fortune avec leur misère et leur virus Ebola ; de l'autre, les djihadistes et leur revanche historique.

Et il conclut par ces mots :

– Tous deux ont été créés par la colonisation du XX^e siècle, par l'avidité à spolier des nations entières en exploitant leurs ressources et laissant la population dans la pauvreté, l'ignorance et le désarroi. C'est peut-être la première grande fracture de l'histoire du XX^e siècle.

L'hélicoptère passa de nouveau, mais cette fois un peu plus loin. Je me précipitai à la fenêtre et l'ouvris, mais en bas les insultes continuaient et je retournai à la table. Je sortis mes carnets de notes. Je m'apprêtai à les consulter lorsque apparut à l'écran le président du gouvernement.

– Nous surmonterons cette tragédie grâce à la détermination de nos forces de police et de nos commandos d'élite

qui contrôlent la situation, et surtout grâce au concours et à l'aide de toutes les nations libres et démocratiques du monde, déclara-t-il, assis dans son bureau. Parce qu'il s'agit là d'un nouveau terrorisme transcontinental. Nous faisons tout ce qui doit être fait pour protéger la vie des otages.

L'allocution terminée, l'image revint dans les studios de TVE, où un chroniqueur politique avança qu'en ce moment avaient dû arriver à Madrid les corps d'élite des États-Unis, les commandos SWAT, ainsi que les services secrets d'Irlande et d'Angleterre, le M16? Ainsi que le Mossad d'Israël et bien sûr des agents de la police du Nigeria, probablement d'Abuja et de Lagos, ceux qui connaissent le mieux Boko Haram.

Seule la Russie, qui menait une deuxième guerre froide avec l'Occident, n'offrit pas ses corps d'élite et, selon un autre journaliste, n'avait pas encore publié une claire condamnation de l'attaque, pas même après l'égorgeage du fonctionnaire irlandais. Et cela, bien que les Russes affrontent des foyers de guérillas tchéchènes, qualifiées elles aussi de milices islamistes.

Je me lassai de consulter mes messages en attendant des nouvelles de Juana. Tel un amoureux jaloux, je me mis à analyser son message et l'heure de l'envoi en essayant d'y trouver une clé. Était-elle en Espagne? Je me persuadai que non, puisqu'elle disait "Allez à Madrid" et non pas "Venez à Madrid". Il valait mieux travailler, mobiliser le cerveau pour autre chose.

Je m'assis donc à la table et ouvris mes carnets.

Depuis longtemps je prenais des notes sur Rimbaud, en lisant et relisant ses poèmes et ses lettres, en collectionnant des éditions de ses livres en différentes langues et, surtout, en pensant à lui et en essayant d'imaginer sa voix lorsqu'il s'exclamait :

*Allez tous vous faire foutre !**

C'est ce que vociférait le petit Arthur à l'école de Charleville quand ses camarades venaient l'embêter à la bibliothèque où il était en train de lire. C'est aussi ce qu'il cria à l'adresse de Charleville quand il partit pour Paris, et finalement à l'Europe entière lorsqu'il décida de la quitter pour toujours.

*Allez tous vous faire foutre !**

Enfant il avait, paraît-il, un regard glacial, malgré son aspect chétif et fragile. Étrange combinaison. Quand il s'asseyait au premier rang de la salle de classe, le professeur se sentait jugé, mal à l'aise, et bientôt tout le monde se rendit compte que ce n'était pas un enfant comme les autres. À treize ans, il composa un poème en latin de soixante hexamètres et l'envoya en cadeau d'anniversaire au prince impérial Louis-Napoléon, lequel félicita l'école et ordonna de rendre publique sa gratitude.

Frédéric Rimbaud, son père, un militaire discipliné et un peu mélancolique, accéda au grade de capitaine et passa sa vie dans des garnisons d'Afrique du Nord. Surtout en Algérie, dans un village difficile à situer sur les cartes, Sebdoù, tout près d'Oran, la ville où se déroule *La Peste*, d'Albert Camus.

À Sebdoù, la France combattait le sultan du Maroc et des tribus rebelles dirigées par des ascètes de l'islam

appelés marabouts. Pour les combattre, le père de Rimbaud conseilla de faire venir le magicien Robert Houdin, qui défia les marabouts lors d'une séance d'illusionnisme où il eut recours à la suggestion et à son fameux truc du "poids variable". Il demanda d'abord à un des ascètes de soulever une valise en carton très légère, ce que l'homme fit d'un seul doigt. Puis Houdin procéda à divers exercices de suggestion et lui demanda de soulever de nouveau la valise, mais l'homme n'y arriva pas, ni même à deux mains et de toutes ses forces. Cela impressionna tellement les tribus que les révoltes s'apaisèrent un certain temps dans la région.

Le lieutenant Rimbaud fut une figure clé de l'autorité coloniale en tant que "Chef du bureau arabe", il fit une carrière militaire plus qu'honorable, obtint la médaille de Crimée, celle de Sardaigne et, un peu avant, en 1854 – l'année de la naissance d'Arthur –, il fut décoré chevalier de la Légion d'honneur. Le jeune poète vit donc le jour dans la maison d'un héros de la patrie, d'un héros de la France! Il est fréquent que dans ce type de situation il n'y ait de place pour personne d'autre. Pis encore dans le cas de Frédéric qui outre les armes maniait la plume. Deux de ses œuvres s'intitulaient *Éloquence militaire* et *Livre de guerre* et, comme si ce n'était pas suffisant, il traduisit le Coran en français!

Frédéric avait appris l'arabe pendant les longues soirées de garnison, ce qui signifie qu'il ne restait pas dans son bureau à chasser les mouches et à contempler les pales du ventilateur, comme le faisaient peut-être la plupart des officiers. C'était un intellectuel, un solitaire. Et en bon militaire, un homme sévère et très strict. Qualités très utiles pour accomplir de laborieuses tâches.

En 1853, Frédéric le Héros de la France épousa une femme qui, pour la norme de l'époque, était déjà âgée. Elle s'appelait Marie Catherine Félicité Vitalie Cuif et avait vingt-huit ans, fille de paysans riches des Ardennes, implacable et bigote mais surtout très catholique. La même année

naquit un premier enfant, conformément à la tradition, qui fut baptisé des prénoms du père : Jean-Nicolas-Frédéric. Le deuxième – le héros de cette histoire – arriva le 20 octobre 1854 et fut baptisé Jean-Nicolas-Arthur.

Après ces deux années, le père repartit en Afrique du Nord, de garnison en garnison. Lors de ses retours au domicile conjugal, il mit régulièrement sa femme enceinte et trois filles vinrent ainsi au monde. La première mourut en bas âge, les deux survivantes furent baptisées Vitalie et Isabelle. Une fois sa tâche procréatrice achevée, le lieutenant Rimbaud disparut simplement. Les déserts arabes l'avalèrent. Ils le recouvrirent d'une mince couche de sable qui estompa son visage, sauf dans la mémoire de son second fils. À ce moment-là, Arthur avait six ans. Quand Frédéric revint finalement en France, ce ne fut pas pour vivre parmi les siens. Les temps étaient durs. Des sentiments aussi simples que la compassion, l'amour paternel ou la loyauté à une femme n'avaient pas place dans les âmes trempées dans l'acier. C'étaient des attributs exclus de la vie militaire. L'éloignement et le rêve d'un père absent ne seront pas pour rien – c'est presque sûr – dans la singulière quête future du jeune poète.

Mais en attendant, que faisait l'enfant ? À neuf ans, Arthur écrivit une composition française qui commençait ainsi :

*Le soleil était encore chaud ; cependant il n'éclairait presque plus la terre ; comme un flambeau placé devant les voûtes gigantesques ne les éclaire plus que par une faible lueur, ainsi le soleil, flambeau terrestre...**

Son expression préférée à ce moment-là était *saperlipotte de saperlipopette* !* qui signifiait plus ou moins vieillerie débile et pitoyable. Il disait cela de l'étude du latin et du grec, que plus tard il dominerait. Et de l'histoire, de la géographie et même de l'orthographe.

*Saperlipotte de saperlipopette !**

Il lisait des romans d'aventures et admirait le roi du genre, James Fenimore Cooper. Ainsi qu'un étrange et très curieux ersatz français de Cooper nommé Gustave Aimard, qui avait voyagé dans toute l'Amérique, du Sud et du Nord, où il avait partagé la vie de quelques tribus indiennes, après quoi il était parti en Turquie et dans le Caucase. Aimard, entre autres choses, fut un des pionniers de l'art du plagiat, il recopia textuellement en français le roman *Amalia*, de l'Argentin José Mármol, l'intitulant bizarrement *La Mas-Horca* (la *mazorca*, la police secrète du dictateur Rosas?). Arthur fut intéressé par Aimard en apprenant que c'était un fugueur : enfant orphelin, il avait fui sa famille adoptive et s'était embarqué pour l'Amérique du Sud. Fugitifs, aventuriers, écrivains. Le jeune écrivain en herbe ignore que ses premières lectures préparent non seulement son œuvre à venir, mais toute sa vie. Mais nul ne vit a posteriori.

À douze ans, Arthur écrivit un texte historique sur Babylone et l'Égypte. "C'est un prodige!" s'exclama le directeur du collège de Charleville-Mézières. Vitalie soupira, pleine de fierté. Ce fils allait apporter à la famille ce à quoi aspirent tellement les gens de province : la respectabilité et l'ascension sociale.

Les dieux de la poésie savent s'y prendre et c'est ainsi qu'en 1870, alors qu'Arthur avait quinze ans, arriva au collège un nouveau professeur appelé Georges Izambard, qui écrivait lui aussi des vers. Apprenant la légende du petit génie, il en éprouva de la curiosité, mais quand il le vit pour la première fois il eut du mal à croire que ce monstre d'érudition dont on lui avait parlé était ce garçon timide au regard incandescent. Arthur fut séduit par Izambard, car celui-ci le reconnut aussitôt comme un des siens. Ils commencèrent à se voir hors du collège pour parler de poésie, de littérature et de la vie.

Il est aisé de les imaginer en train de cheminer sur un sentier aux environs de Charleville, ou peut-être le long des eaux de la Meuse. Arthur, les mains dans les poches, timide, lançant de temps à autre un caillou dans l'eau, et

à ses côtés Izambard lui parlant d'aventures littéraires du passé, ou citant des vers. Deux jeunes gens nonchalants, discourant sur la littérature et réinventant le monde. À en juger par les lettres qu'il écrivit ensuite, Izambard fut une des personnes qu'il aima le plus au monde. Ces promenades lui permirent d'affirmer son identité de poète, ce qui est le plus difficile au début : suivre une intuition, croire en quelque chose d'invisible et d'impalpable parce que cela n'a pas encore pris forme, et le faire intensément, tout comme d'autres croient et adorent des dieux qu'ils n'ont jamais vus.

Izambard possédait une bonne bibliothèque, avec des livres d'éminents rebelles, qui allaient montrer à Arthur vers où diriger ces flammes qui le dévoraient. Il lui fit lire François Villon, Rabelais, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, ainsi que les poètes parnassiens qui à cette époque, à Paris, tenaient le flambeau de la poésie. Il lui fit aussi découvrir Victor Hugo, le grand inspiré, qui malgré sa gloire était très critiqué par la société bien-pensante. De fait, lorsque Vitalie le trouva en train de lire Hugo, elle lui arracha le livre des mains. Elle ne voyait pas d'un bon œil cet enthousiasme d'Arthur. Au fond, elle tenta de faire ce qu'aurait fait toute mère responsable : l'éloigner de la poésie ! En vain. Elle obtint l'effet contraire, le renforçant encore plus dans l'idée que cette vie était celle qu'il avait envie de vivre. Celle-là et nulle autre. Décision émouvante et risquée, car elle allait lui donner accès à la beauté mais aussi à la brutalité de l'expérience.

La rencontre avec Izambard fut l'ultime marche de sa formation et, en 1870, il commença à écrire des poèmes qui allaient faire partie de son œuvre définitive : *Sensation*, *Le Forgeron*, *Credo in unam*, *Ophélie*, *Le Bal des pendus*, etc.

Sa conviction était telle qu'il osa envoyer des poèmes à la revue des Parnassiens de Paris, *Le Parnasse contemporain*. Cette lettre, adressée à Théodore de Banville, directeur de la revue, figure dans les *Œuvres complètes* de Rimbaud dans l'édition de La Pléiade. C'est la deuxième, du 24 mai 1870.

Ce qu'il écrit dans cette lettre ce ne sont pas des phrases mais des flammes, l'enthousiasme débordant du jeune homme était tel qu'il avait pris la décision de plonger sans protection dans le bassin des requins, là où était la poésie la plus sauvage et la plus féroce. Je l'imagine la respiration haletante. Et relisant ses poèmes, halluciné et effrayé de ce qu'il était sur le point de faire. Envoyer deux de ses poèmes à la revue la plus importante de France.

Quelle témérité!

Il joignit à sa lettre une copie manuscrite de *Credo in unam* et d'*Ophélie*.

Dans sa lettre il écrit :

[...] j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens – puisque le poète est un Parnassien – épris de la beauté idéale [...].

Et un peu plus loin :

Dans deux ans, dans un an peut-être, je serai à Paris. – Anch'io, messieurs du journal, je serai Parnassien! – Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... – Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Il termine par un post-scriptum qui est presque une supplique :

Je ne suis pas connu; qu'importe? les poètes sont frères. Ces vers croient; ils aiment; ils espèrent: c'est tout. – Cher maître, à moi: Levez-moi un peu: je suis jeune: tendez-moi la main...

Je l'imagine quelques semaines plus tard, rôdant autour du kiosque à journaux, guettant l'arrivée des publications de Paris, jusqu'au jour où il vit la revue et, nerveusement, tourna les pages à la recherche de ses poèmes, de son nom... en vain.

Ses poèmes ne furent pas publiés.

C'est pour lui une première et dure leçon: le NON de l'éditeur. Une porte qui se ferme d'un coup, derrière laquelle disparaît ce qu'il croit être sa seule et unique chance. Ce n'est pas la seule, bien sûr, mais il ne le sait pas. Ce fracas momentané provoque perplexité, frustration, rage. Arthur en parle à Izambard, qui tente de le consoler.

– On me rejette parce que je suis un provincial, dit Arthur.

Pourtant il se sent déjà poète à part entière, mais ne voit pas comment atteindre les salons parisiens pour conquérir ce qu'il croit déjà lui appartenir. Ce n'est qu'une intuition, mais il a raison: il a gagné. Les poèmes que *Le Parnasse contemporain* n'a pas voulu publier sont encore lus aujourd'hui, contrairement à ceux de Théodore de Banville qui les a refusés. Ainsi est la littérature. À ces premiers poèmes il manque encore la marque amère du Rimbaud définitif, mais il est déjà bien au-dessus de la plupart de ses contemporains.

À la fin de l'année scolaire de 1870, Arthur remporta le concours annuel de l'Académie, dont le sujet était le suivant: un discours en vers latins que Sancho Panza aurait pu adresser à son âne – quel jeune étudiant d'aujourd'hui pourrait faire une chose pareille? Le jury fut stupéfié par le talent du jeune homme, mais une nouvelle lui gâcha la fête, l'annonce du départ de son cher professeur et ami Izambard. Pourquoi partait-il? Ce mois-là avait commencé la guerre franco-prussienne et sa situation était incertaine, aussi avait-il préféré se rapprocher de sa maison familiale, à Douai, près de la frontière belge.

Pour Arthur, ce fut un cataclysme. Il se sentit abandonné, orphelin de père pour la deuxième fois. Quand il l'apprit, il écrivit que l'idée de passer un seul jour à Charleville sans Izambard lui était "tout simplement insupportable" et il menaça de partir à Paris dès qu'il aurait reçu la médaille et le prix. Le jour du départ, Arthur l'accompagna à la gare. C'était une chaude matinée. Izambard monta dans le

wagon, mais avant de se séparer, ils échangèrent une accolade angoissée. Lorsque la locomotive s'ébranla, Arthur sentit son âme tomber à ses pieds et il resta là, immobile, jusqu'à ce que le train ne soit plus qu'un point à l'horizon. Son ami était parti. Il pensa peut-être que la vie c'était ça : une succession d'abandons et une grande solitude. Ou que l'affection rendait fragile. En tout cas, il resta encore un moment, jusqu'à ce que le quai soit désert.

Quelques jours plus tard, il reçut le prix de l'Académie avec dédain. Sa mère et ses sœurs étaient très fières de lui. Son frère ne fut pas très effusif, mais le félicita. Arthur trouva ces marques d'honneur pompeuses, risibles, méprisables. Il était furieux. Qu'est-ce qu'une médaille ? Un bout de ferraille. Rien en comparaison de ce qu'il avait perdu.

La fureur patriotique pour la guerre contre l'Allemagne redoublait à Charleville, situé près d'une ligne de front. Dans sa première lettre, Arthur écrit à Izambard : "Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province." Il dit que tous les épiciers retraités ont revêtu l'uniforme et marchent au pas avec les cordonniers et les marchands de fruits.

*Saperlipotte de saperlipopette !**

Il lança de nouveau son vieux cri de bataille, car il était sur le point de frapper un premier coup, précis et menaçant.

Le 28 août, moins de deux semaines après, Arthur trompa la vigilance de sa mère et monta dans un train pour Paris. Je l'imagine assis dans un compartiment, seul, le nez collé à la vitre, regardant s'éloigner les prés de la Meuse et la tache de Charleville-Mézières. La distance est de 234 kilomètres. Aujourd'hui, un train la parcourt en deux heures et demie, mais à l'époque il fallait compter environ sept heures.

Direction Paris, gare de l'Est !

Le jeune homme arrivait, l'esprit en ébullition. J'imagine son émotion en apercevant les premiers toits de la ville, les rues commerçantes serpentant autour de la voie

ferrée. Là tout près. Il entre dans la capitale de la poésie. Paris, enfin.

Il y eut cependant un problème: n'ayant pas réussi à vendre les médailles – ce qui faisait partie de son plan d'évasion –, il n'avait pas un sou pour payer son billet. À la descente du train les contrôleurs le conduisirent au commissariat de police et après un bref – mais infructueux – interrogatoire, il fut conduit à la prison de Mazas, où il passa une semaine, car il n'avait pas de papiers d'identité et avait refusé de donner son nom.

Comment réagit Vitalie? Alors que la guerre faisait rage, la pauvre mère a dû imaginer le pire: que son fils s'était enrôlé dans l'armée et affrontait Dieu sait quels dangers. Tant de choses peuvent arriver à un adolescent!

Quand il se vit coincé, Arthur fit appel à celui qu'il considérait comme son père putatif, Georges Izambard, en le priant de venir à Paris. L'ex-professeur envoya de l'argent et une lettre au procureur, ce qui fut suffisant pour le libérer. Mais au lieu de revenir à Charleville, Rimbaud prit un train pour Douai et se présenta sans prévenir chez Izambard.

Le meilleur de ses biographes, la critique et professeur irlandaise Enid Starkie, affirme que le poème *Les Chercheuses de poux* fait référence à ce séjour à Douai, lorsque les tantes d'Izambard entreprirent de laver ses beaux cheveux blonds et bouclés, et surtout d'en extraire les poux grouillants et les lentes qui les avaient envahis pendant son passage en prison à Paris.

Les journées à l'internat de Santa Águeda s'écoulaient paisiblement, entre prières hallucinées et une grande activité qu'on pourrait qualifier de "bas-ventre". Ce fut l'explosion des hormones ou l'holocauste final de l'hymen. Nous étions jeunes, nous découvriions la liberté et le pouvoir de notre corps. Si nous nous étions trouvées dans n'importe quel collège public, nous aurions fait pareil, c'est pour ça que tant de mineures tombent enceintes.

Mon groupe de novices rebelles finit par se consolider et devint ma nouvelle tribu. Le temps passa et le jour de mes seize ans, nous avons célébré l'événement par une fête de tous les diables, en cachette bien sûr, au fond du jardin, la nuit, en fornicant avec deux jeunes professeurs, détachés par la communauté d'Esculapios pour remplacer deux enseignants absents. Ainsi qu'avec deux policiers. Tous à picoler et à sniffer de la coke. Bon, de la coke pour moi, qui était la plus timorée, parce que Vanessa et Estéfany, elles, se sont envoyé au moins une demi-douzaine de pipes de crack, d'un énorme sachet que les flics avaient apporté en cadeau, en échange de quoi, je ne sais pas, mais j' imagine. C'est là qu'a commencé la débâcle, parce que après la fête il en restait pas mal et Vanessa s'est mise à en vendre à d'autres gamines de l'internat. Elle leur faisait goûter le crack, puis elle le leur vendait.

Peu après, un jour que nous faisons de la gymnastique, les nonnes sont entrées dans le dortoir et en ont bloqué quasi militairement les issues. Elles ont ouvert et fouillé les valises, les coffres, les cartables, et fini par trouver dans les affaires de Vanessa le paquet de crack et la coke, plus les préservatifs

et le lubrifiant anal, et dans une autre valise une somme d'argent liquide et une demi-bouteille d'aguardiente.

Gros scandale.

La supérieure appela d'abord la police, et comme les flics savaient que nous étions un petit groupe d'amies, ils nous ont immédiatement séparées, chacune dans un bureau, pendant qu'ils passaient nos affaires au peigne fin. Puis sont arrivés les chiens renifleurs et l'un d'eux a quasiment bouffé un string de Vanessa. Dans les affaires d'Estéfany ils ont trouvé six boîtes de pilules contraceptives et dans la mallette de Lady des préservatifs, mais rien de grave. Dans la mienne, rien, parce que je n'avais rien. Je n'étais pas concernée.

Les parents de Vanessa, des gens très riches du Valle, propriétaires de champs de canne loués à des raffineries de sucre, sont venus voir la supérieure, qui avait porté plainte. Après un tel scandale, une tête devait tomber et l'inter-nat voulait prendre des mesures sévères pour préserver sa réputation. Après une longue réunion, l'avocat des parents de Vanessa a demandé à me parler en privé, on m'a donc emmenée dans un bureau où se trouvait la mère de ma camarade. La pauvre femme avait le visage décomposé par la colère et l'accablement, mais quand je suis entrée elle m'a très aimablement saluée et a ôté ses lunettes noires pour me parler. L'avocat m'a alors expliqué la situation. La famille de Vanessa était disposée à se montrer très généreuse.

– Écoute, Manuela, si tu nous aides pour Vanessa tu seras très bien récompensée à l'avenir. Nous avons appris que tu avais eu des problèmes avec ta maman...

J'ai pensé que Vanessa avait dû lui en parler, mais c'était quoi, le marché? Qu'est-ce qu'ils voulaient de moi?

– Que tu dises que la drogue était à toi et que Vanessa ne savait rien, dit l'avocat. Que tu lui as demandé de te rendre service en gardant ce paquet sans dire ce que c'était.

J'étais sciée. Comment pouvaient-ils me demander ça? La dame a remarqué mon angoisse et fait un signe à l'avocat.

– Tu passeras deux ans, au grand maximum, dans une maison de correction pour mineures, dit-il. Je vais suivre personnellement ton dossier pour que tu en sortes le plus vite possible. La famille Cáceres te paiera des études à l’université de Bogotá, ou ailleurs, où tu voudras en Colombie, en te versant l’équivalent de trois salaires minimum par mois et en te payant un logement pendant la durée de tes études. À ta majorité tu seras libre et l’avenir s’ouvrira devant toi comme une autoroute. Qu’est-ce que tu en dis ? Réfléchis bien. Dans deux jours va avoir lieu une première audience de conciliation à laquelle tu vas assister avec tes autres camarades. C’est à ce moment-là qu’il faudrait que tu parles. C’est une chance pour toi.

Cette nuit-là, je me suis endormie en pensant à ma vie et comme tout avait été difficile parce que j’étais la fille d’un irresponsable et d’une folle vaniteuse. En quoi étais-je coupable de ce qui se passait autour de moi ? Ils n’ont pas appelé ma mère, qui n’était pas venue me voir depuis longtemps. Elle me téléphonait seulement de temps en temps. Ma vie n’appartenait qu’à moi.

Et en plus il y avait “ça”.

Quand j’en aurai trouvé la force, docteur, je vous raconterai ma grande tragédie en long, en large et en travers.

L’occasion m’était donnée de recommencer à zéro avec de nouvelles cartes en main. La maison de correction allait être un enfer, mais question enfer j’en connaissais déjà un rayon. Je doutais que celui-ci soit pire, ou plus féroce, que celui qui était en moi, alors je me suis décidée. Le jour de l’audience le fourgon du couvent nous a emmenées toutes les six copines. Comme nous étions punies, on nous avait séparées. Nous n’avions pas pu nous parler et là, dans la Chevrolet, avec la supérieure devant nous, il a été impossible de rien savoir. Le fourgon s’est garé devant le tribunal pour mineurs et, à chaque pas, en montant l’escalier, je sentais mon courage m’abandonner. Est-ce que j’allais être capable ? Nous sommes entrées dans la salle où se trouvait déjà la famille de Vanessa et tout m’a semblé irréel. Peu

après, ils ont fait entrer Vanessa, pâle et tremblante, tous croyaient qu'elle avait peur, mais moi je savais que c'était à cause du manque de crack. Ses parents aussi le savaient. L'audience a commencé et on a lu la plainte déposée par l'internat. Le juge a dit alors que s'il n'y avait aucun commentaire, on pouvait procéder. C'est alors que l'avocat m'a regardée, comme pour dire: "C'est le moment!"

Je me suis mise debout et j'ai levé la main, très décidée, et un huissier m'a conduite devant un micro installé à droite de la salle. J'ai parlé d'une voix forte. En arrivant à ce que je devais dire, il y a eu une exclamation parmi l'assistance: *ohhh!* J'ai regardé du coin de l'œil la mère de Vanessa qui m'a adressé un geste affectueux. Ensuite, deux fonctionnaires m'ont emmenée dans un bureau et, en tête-à-tête, le juge m'a demandé si je confirmais ma déclaration à l'audience.

– Oui, j'ai répondu, j'ai trompé Vanessa Cáceres. Cette drogue était à moi, j'avais convaincu quelques filles d'y goûter et après j'ai commencé à la leur vendre pour pouvoir en acheter pour moi.

Nous sommes revenus dans la salle et le juge m'a demandé de répéter mes aveux. Ce que j'ai fait sans sourciller. Je n'ai même pas regardé Vanessa par peur que quelque chose nous trahisse. Le juge a voulu savoir pourquoi j'avais attendu jusqu'à ce moment et je lui ai dit que c'était parce que je venais juste de comprendre les graves conséquences de ce que j'avais fait pour mon amie innocente, Mlle Cáceres. Et j'ai conclu en déclarant:

– Ici, c'est le Seigneur qui a trouvé la solution en séparant les innocents des coupables et en remettant le mensonge à son horrible place.

En parlant, j'ai eu une hallucination: au lieu d'un tribunal, la salle s'est transformée en une église abandonnée. Je me suis vue à genoux, implorant le pardon. Au milieu des ténèbres j'ai reconnu la figure du juge, qui dans ma vision était un prêtre. Il me regardait en silence et, effrayée, j'ai reculé dans le couloir, au début à genoux, puis à pas

lents et maladroits, un à un, pour m'éloigner de ce terrible silence qui m'accusait depuis l'autel, du haut de l'église, et j'allais atteindre le portail lorsque le prêtre, ou le juge, a parlé, ou plutôt crié, et j'ai eu l'impression que ce cri provenait des profondeurs du ciel, comme si l'air s'était rempli d'étincelles et de flammes, et que l'humanité entière, sans défense, se préparait à succomber. C'est ce que j'ai pensé en entendant la voix du juge.

– Manuela Beltrán! As-tu des remords?

Je suis retombée à genoux, dans la même extase que le premier homme condamné par un tribunal au nom de Dieu, ou de quelque chose plus grand que Dieu, devant les innocents.

À cet instant, les yeux de tous ceux qui assistaient à ce misérable procès sont redevenus visibles, dans mon hallucination, et j'ai senti leurs regards comme des couteaux sur le point de déchirer ma chair, parce que cette cérémonie n'était plus celle du pardon ni de la culpabilité, mais un sacrifice humain, j'ai alors vu le juge s'approcher avec un couteau très tranchant tandis que les gardes s'écartaient avec déférence, m'invitant à m'allonger sur la table avec une extrême courtoisie, presque avec amour. Puis l'un d'eux a ouvert ma robe par le milieu tandis que l'autre plaçait ma tête sur des dossiers, pour que je sois plus à l'aise, et là j'ai croisé de nouveau le regard de la mère de Vanessa, qui semblait me murmurer à l'oreille, adieu..., adieu..., adieu..., tandis que la supérieure portait un doigt à ses lèvres, silence, ne parle pas, ne pense pas, silence, garde le silence, et plus loin, derrière les dossiers des sièges et la barre de l'estrade, les regards de mes amies dégénérées, deux doigts sur la bouche pour ne pas rire, et toute l'assistance a entonné un cantique de louange et d'allégresse, jusqu'à ce que le juge lève les bras et plonge brutalement le couteau dans ma poitrine jusqu'au manche, en faisant une première entaille nette et une seconde en forme de croix. Puis, séparant tissus et muscles, d'une main il m'a arraché le cœur et l'a brandi à la vue de tous, et moi aussi je l'ai vu,

une horrible masse palpitante, grouillante de petits cœurs latéraux qui se gonflaient eux aussi, le sang a jailli sur les avant-bras du juge, coulant sous les manches de sa toge, et il a demandé d'une voix forte :

– Comment est le sang et comment le cœur des coupables ?

Il a marqué une pause et répondu :

– Ce sang est noir comme noir est ce cœur !

Je l'ai encore vu palpiter et j'ai ressenti de la pitié pour moi, mais aucune douleur, au contraire, plutôt un étrange soulagement car à l'intérieur, dans le muscle sur le point de mourir, se trouvaient enfermées toutes les choses horribles que j'avais vécues et qui enfin se séparaient de moi, s'éloignaient, et j'ai su alors qu'il valait mieux continuer à vivre sans cœur dans la poitrine.

Je me suis réveillée à l'hôpital. Il faisait nuit. En me voyant ouvrir les yeux, une infirmière m'a regardée avec mépris et a appelé un garde. Venez, je l'ai entendue dire. Un médecin m'a expliqué que j'allais rester là jusqu'à ce j'aie récupéré, mais que j'étais détenue. C'est pourquoi j'avais les bras attachés aux montants du lit. C'est étrange d'être attachée à un lit, dans un hôpital.

– Tu t'es évanouie à l'audience, a dit le docteur. Mais le coup à la tête n'est pas grave. En tombant, tu t'es cognée contre une marche.

Ensuite, il y a eu une scène horrible. Si je n'avais pas de l'estime pour vous, docteur, je ne la raconterais pas. La visite de ma mère. Elle est venue avec son mec répugnant et a demandé ce qui s'était passé. Sans me laisser répondre, elle s'est mise à crier qu'elle ne pouvait pas croire que j'aie fait ça, mais je l'ai regardée et dit : écoute, maman, il vaut mieux que tu partes, ce que j'ai avoué est la vérité, sors d'ici avec ton mec et ne reviens pas me chercher, je déciderai toute seule ce que je vais faire de ma vie.

On m'avait arraché le cœur et plus rien ne pouvait me blesser. J'ai insisté pour qu'elle se tire et elle m'a collé une gifle.

– Petite merdeuse! Le même mauvais sang que son père!

Le type était resté à l'écart, le dos tourné, mais avant de sortir il a regardé par-dessus son épaule et j'ai pu voir ses yeux. Il rigolait, ce fils de pute! Il a peut-être cru qu'il avait gagné la partie en étant débarrassé pour toujours de cette adolescente idiote, déjà grande et forte, qui pouvait révéler tant de choses compromettantes sur lui. Il avait raison de rire, cet enfoiré. Moi aussi je riais, mais d'autre chose, parce que dans une vision soudaine, je l'ai vu allongé sur un lit, en train de se tordre de douleur et d'humiliation, et de hurler de peur. Haine, humiliation et douleur. C'est ce que j'ai souhaité de tout mon être à ces deux-là, à ce couple d'ordures.

La maison de correction fut plus tranquille que l'interнат. Il y avait de la drogue, de la violence, des punitions, la lutte pour survivre, mais aussi des amitiés profondes. La vie dans toute sa splendeur. Avec l'avantage qu'on était toutes plus ou moins égales. On nous avait arraché le cœur. Alors, si on se maltraitait, c'était avec un profond respect. Parmi toutes les choses que j'ai vues, docteur, je vous en raconte une: quelques gardiennes avaient un petit commerce très rentable qui consistait à vendre le sexe des filles. Elles disaient aux plus jeunes qu'elles étaient punies pour indiscipline et que c'était ça la punition. Elles les emmenaient à l'infirmerie et là, dans une chambre insonorisée, elles les livraient à leurs clients pour une heure ou deux. Je ne sais pas combien elles touchaient, mais les mecs pouvaient leur faire ce qu'ils voulaient, à condition de ne pas les frapper. Les filles revenaient de leur punition couvertes de bleus, tête baissée. Je savais ce qu'ils leur faisaient et je pensais qu'un de ces jours l'une ou l'autre allait devenir folle.

C'est ce qui est arrivé.

Il y avait une gamine de treize ans, une paysanne qui, je l'ai su, plaisait à un bon client. C'était la troisième fois qu'on la livrait au même mec, et quand elle est sortie et que j'ai vu ses yeux je me suis dit que ça allait saigner, parce qu'elle avait



ce regard absent et en même temps nerveux de ceux qui sont sur le point d'exploser. La gamine n'avait pas d'armes, mais de bonnes dents, et elle s'en est servi: d'un coup de dent elle avait arraché les testicules du client, qui s'était vidé de son sang dans l'ambulance avant de mourir. Ce scandale a mis fin au commerce des gardiennes. Elles ont été remplacées et nous avons été tranquilles pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'un nouveau business voie le jour: louer les filles comme serveuses dans les restaurants voisins de l'établissement. Comme cela rapportait un peu argent, je me suis moi-même portée volontaire. J'ai donc fait la plonge dans une rôtisserie appelée Le Poulet matinal, peut-être influencée par ma mère. Ça me faisait de l'argent de poche. En tout cas pas de vices ni d'alcool. Une radio, une brosse à cheveux, un petit miroir. Des choses rien qu'à moi.

Un jour, j'ai vu une gardienne en train de lire un livre. Assise sur un banc, seule, au fond d'un couloir, elle était plongée dans sa lecture et j'ai eu l'impression en observant son visage et même son corps qu'elle était comme absente au milieu de cette porcherie qui puait l'humidité et la merde. J'ai été tellement étonnée que je lui ai demandé: pourquoi vous lisez? Et la femme m'a répondu: parce que ça m'aide à passer le temps, à m'évader un peu d'ici. Cela m'a rendu encore plus curieuse et je lui ai demandé: vous pourrez me le prêter après? Trois jours plus tard, elle m'a donné le livre couvert de papier journal. Tu vas te demander, docteur, comment un seul livre peut éveiller l'amour des lettres, mais je te ferai une réponse biblique: "L'esprit souffle où il veut", ou bien là où on veut qu'il souffle, ce qui est presque pareil, et il a soufflé sur moi ce jour-là, parce que dès la première page, j'ai été captivée, c'était une prison de mots, un monde dont je n'ai jamais pu sortir, et cette nuit-là, à l'extinction des feux, j'ai continué à lire en cachette à la lueur blafarde et lointaine d'un lampadaire de la cour.

En finissant le livre, j'ai levé les yeux et regardé le monde, et je jure que pour moi ce n'était plus le même. Alors, à la fin du mois, quand l'avocat des Cáceres est venu



m'apporter des affaires, je lui ai dit que je voulais des livres, des romans. Cinq jours après il est revenu avec cinq livres et un mot de la mère de Vanessa qui disait : "C'est très bien que tu lises, Manuela, Vanessa va bien et t'envoie le bonjour." Ce fut une nouvelle routine. Tous les quinze jours m'arrivait un paquet de nouveaux livres, c'est comme ça que j'ai dû lire la moitié du catalogue du Círculo de Lectores, les livres que les Cáceres avaient, probablement pour décorer un bureau qui ne leur servait à rien.

Le temps filait, filait, comme un ballon abandonné sur une pente, et s'arrêta soudain, ralenti par quelque chose, et lorsque j'ai regardé le calendrier, il ne me restait plus qu'un mois avant d'être libérée et j'allais atteindre l'âge de la majorité. En plus, je venais d'avoir le bac par correspondance, parce que dans l'établissement on nous faisait suivre les programmes scolaires officiels. Le moment était venu de renaître et la famille de Vanessa a tenu ses promesses.

L'avocat est venu me chercher. Il a porté ma petite valise dans le couloir jusqu'à la sortie et en montant dans la voiture il m'a demandé : je te dépose où ? Je suis restée muette, et il a dit : ta mère habite à quelle adresse ? Je lui ai répondu que je n'avais pas de mère. Il m'a regardée et a hoché la tête en riant, puis il m'a invitée à manger dans un restaurant. De là, il a appelé la mère de Vanessa et ils ont parlementé un moment. Finalement, il m'a emmenée dans un appartement meublé. J'allais y loger jusqu'à ce que je décide ce que je voulais faire. Ça me convenait, je n'avais rien à perdre parce que je ne possédais absolument rien. S'ils avaient décidé de me laisser à la rue, je n'aurais rien pu faire, je dépendais d'eux, mais j'étais seule.

L'appartement avait deux chambres et un salon, il était agréable. La fenêtre donnait sur un collège et les toits des maisons du quartier Vipasa. Je ne connaissais pas bien Cali, je ne savais pas où j'étais exactement, mais je me sentais tranquille. Pour la première fois j'allais dormir seule, cela me perturbait mais je me sentais heureuse. Enfin, personne ne pourrait me surveiller.

L'avocat est revenu le lendemain et nous avons déjeuné ensemble dans un bar du coin : café au lait et petits pains au fromage, jus d'orange et œufs brouillés à l'oignon et à la tomate. C'était un type agréable. Il s'appelait Antonio Castillejo et devait avoir la quarantaine. Il dégageait une impression d'assurance, mais on remarquait ses efforts pour paraître plus soigné qu'il n'était en réalité. Petite cravate bien nouée et chemise un peu usée mais très bien repassée. Si on lui avait offert un pouvoir magique, il aurait choisi d'être invisible, plutôt que de voler ou de lire dans la tête des autres. C'est comme ça que je le voyais. Après le déjeuner nous sommes allés dans une agence de Bancolombia, où il m'a aidée à ouvrir un livret d'épargne. Il y a viré tout l'argent que les Cáceres m'avaient promis deux ans plus tôt, plus onze pour cent d'intérêts. J'ai dit oui à tout. Après quoi, on est allés acheter un téléphone portable et ouvrir une ligne. Les Cáceres payaient. Il n'arrêtait pas de me dire, ça te convient ? ça te plaît ? Et moi je disais oui à tout sans réfléchir. Si tu n'es pas d'accord avec quelque chose, tu me le dis, hein ? Et moi, mais si, mais si, tout est parfait. J'avais du mal à parler, il devait attendre un peu. J'avais besoin de temps.

Deux semaines après – je n'étais presque pas sortie de l'appartement –, la mère de Vanessa est venue me voir. Elle m'a demandé si j'étais bien installée, s'il me manquait quelque chose. Je lui ai dit que tout allait bien et que je n'avais besoin de rien. Alors elle a rappelé sa promesse de me payer des études universitaires et demandé si j'avais déjà une idée. Et là, quelque chose m'est venu à l'esprit : Vanessa fait quelles études ? j'ai demandé. Elle est restée silencieuse et a fait une grimace douloureuse. Elle était au bord des larmes. Elle m'a appris que sa fille avait été internée dans une clinique spécialisée, mais qu'avant la fin du traitement elle s'était enfuie avec deux autres filles. Ils l'avaient cherchée pendant trois mois et enfin retrouvée à Bogotá, dans un horrible squat de drogués. Elle était à moitié inconsciente. À partir de là, ils l'avaient fait interner

dans plusieurs cliniques et établissements thérapeutiques, certains dirigés par des ex-toxicomanes, mais le même scénario s'était reproduit : fugues, angoisse, mois perdus dans les rues et retour à la case départ.

– C'est pour ça qu'elle n'a pas pu avoir son bac. Maintenant elle est à Cuba, dans un centre médical, il paraît que c'est le meilleur. C'est là qu'a été soigné Maradona. On prie pour que ce soit vrai, Vanessa nous a fait vivre un enfer!

C'est seulement à cet instant que j'ai deviné les larmes derrière les lunettes noires qu'elle n'avait pas ôtées, comme une vieille diva du cinéma. J'étais émue. Cette femme et moi étions si différentes l'une de l'autre. J'avais perdu une mère et elle une fille, et nous nous étions retrouvées seules. Son mari – je l'ai su après – avait préféré regarder ailleurs, vers une région de la vie et du monde loin de ce visage triste et de ces lunettes qui cachaient des yeux encore plus tristes. Et qu'avait trouvé M. Cáceres? De jeunes étudiantes joyeuses d'un côté, ou de languissantes trentenaires divorcées de l'autre, qui probablement l'admiraient ou faisaient semblant. La cinquantaine bien tassée, c'était un avocat réputé, à la tête de son propre cabinet, professeur d'histoire du droit à l'université pontificale Javeriana et membre d'au moins trois clubs. Il avait des amis dans tous les cercles et maîtrisait parfaitement la carte des vins chiliens et français. Il était supporter de l'Amérique de Cali et du Real Madrid, possédait un solide compte en banque et avait mille rendez-vous et déplacements qui l'éloignaient de chez lui, où demeuraient son épouse et cette ombre gênante qu'était le souvenir de sa fille.

Excusez-moi, docteur, mais c'est ce que font toujours les hommes : choisir ce qui les arrange. Il n'a jamais quitté sa femme, mais en l'abandonnant avec le problème de Vanessa, c'était comme s'il lui disait : c'est ta faute pour l'avoir mal élevée, les mères éduquent mal leurs filles et quand celles-ci deviennent mères à leur tour, elles éduquent mal les leurs, c'est une histoire sans fin. Voilà à quoi ont

servi tous ces caprices, les manucures à domicile, les tonnes de poupées Barbie et les déguisements de princesse. Eh bien, tu l'as ta princesse, la Cendrillon du XXI^e siècle qui a besoin de calmants pour tenir une heure sans fumer du crack.

Subitement, elle m'a embrassée et dit :

– Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour elle, Manuela. Tu es une fille bien et on va t'aider. J'ai une dette envers toi.

J'ai eu envie de lui dire que j'avais fait ça pour moi, pour me laver un peu de la vie et du passé. Mais je me suis tue.

– Pourquoi tu ne choisis pas une bonne formation pour te présenter dans une université à Bogotá ? Tu n'aimerais pas faire tes études là-bas ?

Je lui ai dit que j'aimais lire.

– Je le sais, petite, j'ai vidé ma bibliothèque pour toi. Pourquoi on n'essaie pas de voir s'il y a des études qui correspondent ? Peut-être que si.

J'ai cherché un peu sur Internet et trouvé un programme de littérature à l'université Javeriana de Bogotá. Je l'ai expliqué à cette femme, qui s'appelait Gloria Isabel, comme tant d'autres, et avait quarante-huit ans. Dans sa triste biographie, comme elle disait, elle avait été trois fois reine de beauté de la Feria de Cali, et candidate à Miss Valle de la ville de Candelaria, où ses parents possédaient une hacienda.

Le lendemain, Gloria Isabel est venue me chercher de bonne heure et nous sommes allées à l'aéroport prendre un avion pour Bogotá. C'était la première fois que je montais dans un avion et j'étais tellement heureuse que j'ai failli crier. Nous avons passé la journée à remplir la paperasse d'inscription à l'université et à observer l'ambiance. Ça te plaît ? elle m'a demandé, et j'ai dit que oui, tout est très bien, je n'arrivais pas à croire à ce qui m'arrivait.

J'ai dû revenir pour présenter l'examen et grâce à la note incroyablement élevée que j'ai obtenue, j'ai eu mon ticket d'entrée à la Javeriana. En l'apprenant, Gloria Isabel

a poussé un cri de joie et un peu avant le début des cours, nous sommes revenues ensemble à Bogotá. On a cherché une chambre à louer et on en a trouvé une très agréable dans une maison de Chapinero Alto, en face du parc du Portugal, au pied de ces montagnes obscures qui m'avaient tellement impressionnée la première fois. Quel froid ! Mais quel bonheur de pouvoir enfin commencer une nouvelle vie. Ensuite, nous avons acheté des vêtements, des cahiers et un sac à dos.

– Tu vas être très jolie comme ça, Manuelita, a dit Gloria Isabel en me regardant dans le miroir d'une boutique de la rue 13. Tu vas avoir tous les garçons à tes pieds.

Deux jours après, j'étais fin prête pour le début des cours et Gloria Isabel a dit qu'elle repartait à Cali. Je l'ai remerciée pour tout et accompagnée à l'aéroport.

– Je suis très fière de toi, ma chérie, elle m'a dit.

Elle m'a serrée dans ses bras et j'ai senti sa respiration agitée. Puis, elle m'a donné un baiser sur le front et s'est éloignée dans le couloir des départs. Je n'ai pas vu ses yeux mais je savais qu'elle pleurait. Elle s'est retournée, nous avons échangé un nouveau geste d'adieu de la main et quand je l'ai perdue de vue, je suis sortie de l'aéroport pour prendre le Transmilenio. Il pleuvait. Les gouttes coulaient sur mes joues, mais ce n'était pas que la pluie. Je pleurais moi aussi. C'était la première fois que je pleurais, mais je n'ai pas baissé la tête. Ce n'est pas pareil de pleurer sous la pluie dans une ville où personne ne te connaît. Je me suis sentie forte.

À cet instant précis, mon portable a sonné et j'ai décroché très vite en pensant que c'était Isabel qui m'appelait de l'avion.

C'était Castillejo, l'avocat de Cali.

– Manuela ? Je sais que tu es à Bogotá, mais je dois t'apprendre une nouvelle très dure.

Mes muscles se sont tendus, comme un animal qui pressent le danger ou qu'il va être attaqué.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est ta mère. Elle vient d'être hospitalisée d'urgence.
Le mieux c'est que tu ailles à l'aéroport, je te réserve un billet.

– Je suis à l'aéroport. Qu'est-ce qui s'est passé?

Castillejo a gardé le silence quelques secondes.

– On lui a brûlé le visage avec de l'acide.